



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





15324

350 23 €

VIII - 22 207

[Faint handwritten text, possibly a signature or note]

BCU - Lausanne



1094840995

Digitized by Google

JM

POESIES

DE

M. HALLER

TRADUITES DE L'ALLEMAND.

NOUVELLE ÉDITION

retouchée & augmentée.

Non omnis moriar.

Horat.



AZ
7283 / 1
①

A B E R N E ,

AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ.

M. D C C. L X.

03' 332' 482

A/734345



*A MADAME ****

S *I j'avois une Dédicace à faire, libre de consulter mon cœur, je ne placerois point ici d'autre Nom que le vôtre. Vous avez donné votre suffrage à ces Essais avant que l'amitié pour le Traducteur pût le surprendre. Je me persuade, que vous les lirez avec un nouveau plaisir, depuis que le droit*

Aij

*Vous est acquis , d'apliquer à
mes sentimens pour Vous l'ex-
pression des sentimens du Poëte
pour sa chère MARIANNE.*



A U L E C T E U R .

QUAND même la traduction des poésies de M. HALLER n'eût pas été pour moi une occupation purement agréable, je serois amplement récompensé de ma peine, si je pouvois me flatter d'avoir contribué à la gloire des Muses Allemandes, & à celle d'un grand homme, illustre dans les sciences, peut-être les plus immédiatement utiles au genre-humain, & autant digne d'estime par les qualités du cœur, que digne d'éloges par l'universalité de son génie.

La réception indulgente, que le lecteur François a faite aux premières éditions de cette Traduction, méritoit de ma part les plus grands soins pour la rendre plus exacte & plus correcte; afin de lui donner une ressemblance toujours un peu

¶
moins imparfaite avec son excellent original.

Dans une seconde partie j'ai ajouté encore quelques pièces de M. HALLER, ou relatives à ses poésies ; & quelques échantillons de deux autres Poètes Allemands , M. de HAGUEDORN & M. WIELAND.





D É D I C A C E

De M. HALLER à son Excellence

*ISAAC STEIGUER, Avoyer**

de la République de Berne.

LA valeur des anciens Suisses étoit conduite par un courage encore mêlé de rudesse ; ils avoient l'ame ferme , mais sans culture , & leur esprit n'étoit que du bon sens. Non que cela doive nous rendre méprisables : la patrie de la liberté sera toujours fertile en beaux génies : l'on pense bien quand on ose penser librement.

MAIS , élevés dans le tumulte des armes ; ils étoient insensibles à une moindre gloire ;

* Ce digne Magistrat est mort en 1749 à l'âge de quatre-vingts ans. Ses vertus de citoyen , de magistrat , de parent & de chrétien , ont concouru avec les plus grandes obligations , à inspirer à M. HALLER des sentimens d'estime & de vénération.

A iv

les Muses timides fuyoient à la vûte de leurs armées redoutables.

DEPUIS que la victoire a assuré la paix , on ne refuse pas aux talens la gloire qui leur est dûe. On ne vançoit jadis que le succès des combats meurtriers ; on aime aujourd'hui des louanges plus pures.

Vous , qui avec une pénétration universelle , embrassez tout ce qui est digne d'être recherché , souvent , las de soins plus importants , vous avez accordé un regard aux poètes.

LE suffrage des grands hommes est l'ancien privilège de notre art : plus un prince est grand , & plus il est connoisseur : témoin la faveur d'Auguste & celle d'Alexandre.

POURQUOI votre heureux pays ne produit-il pas de bons poètes comme de sages Magistrats ? Pourquoi les vrais éloges durent-ils moins que la flatterie ?

MAIS à des personnes de votre mérite le Ciel ne refuse aucune espèce de couronnes : il récompense les Mecenes par des Virgiles , & la vertu par l'immortalité.



P O E S I E S

D E

M. H A L L E R.

L E M A T I N.

1 7 2 5.

LA lune se retire; les sombres voiles des brouillards n'obscurcissent plus l'air & la terre; la clarté des étoiles disparoît; la chaleur vive du soleil réveille toutes les créatures.

DEJA le ciel se pare de pourpre & de saphirs; l'aurore, qui devance le jour, nous jette des regards gracieux, & l'éclat des roses, qui parent son front, dissipe les pâles légions de la nuit.

LE brillant flambeau du monde s'avance par la porte de l'orient, dans la carrière lumineuse des astres ; les nuages couverts de rubis le disputent aux feux de l'éclair, & une flamme d'or couvre la campagne.

LES roses s'épanouissent, pour étaler au soleil les perles d'une rosée rafraîchissante, & les lis exhalent une odeur délicieuse de leurs feuilles satinées.

LE Laboureur vigilant vole dans ses pénibles champs ; il conduit avec plaisir sa pesante charue, pendant que des oiseaux la légère troupe remplit l'air & les bois de leurs doux accens.

O Créateur ! tout ce que je vois est l'ouvrage de ta puissance : tu es l'ame de la nature : le cours & la lumière des astres, le feu puissant du soleil sont l'œuvre de ta main, dont ils portent l'empreinte.

Tu allumes le flambeau de la lune, pour nous éclairer : tu prêtes des aîles aux vents, & à la nuit la rosée qu'elle verse sur nous : tu régles le cours & le repos des planètes.

DE l'argile & de la poussière, tu formas

les montagnes ; du fable tu - as coulé les métaux. Tu as étendu le firmament , & tu l'as revêtu de nuages comme d'une draperie.

Tu as formé les veines de ce poisson , qui regorge des rivières , & qui excite des tourbillons en frappant de sa queue. Du limon tu as bâti l'éléphant , & tu as animé sa masse énorme , semblable à une colline vivante.

Tu affermis les voutes brillantes du ciel sur le vuide ; & d'une seule parole tu as tiré du néant ce vaste univers , borné par sa propre grandeur.

GRAND Dieu ! des esprits créés sont trop petits pour relever la gloire de tes œuvres : elles sont immenses , & pour les raconter il faut être infini comme toi.

JE demeure dans mes bornes , ô Etre incompréhensible ! Ta gloire éblouit mes foibles yeux ; & celui de qui le ciel même a reçu l'être , n'a pas besoin des louanges d'un ver.

DESIR DE REVOIR SA PATRIE.

BOIS chéris ! charmans bosquets, dont la verdure ombrage les hauteurs de *Hassel* (a) ; quand irai-je me rafraîchir dans votre sein , où Philomele badine sur les branches légères ? Quand irai-je me coucher sur la pente de ces côteaux que la nature a tapissés de mousse ; où l'on n'entend que le murmure des feuilles & du ruisseau qui arrose ces prés solitaires ?

O Ciel ! quand me permettras-tu de revoir ces vallons où j'ai passé le printems de ma vie ; où souvent , au bruit d'une petite cascade , j'ai rêvé à des vers pour Silvie ; où les caresses des zéphirs animant les feuilles entretiennent l'ame dans une douce mélancolie ; où aucune douleur ne peut résister au calme de ces fonds impénétrables aux rayons du soleil ?

ICI j'ai fans cesse des chagrins à combattre ; mon esprit est accablé par des peines
(a) Campagne près de Berne.

toujours renouvelées, & je ne connois point les douceurs de la tranquillité & de la joie. Loin de la patrie où je commençai à vivre, sans parens, étranger à tout le monde, abandonné aux conseils de l'aveugle jeunesse, je suis livré à une liberté dangereuse, avant que d'avoir appris à me conduire.

TANTÔT une maladie se glisse dans mon corps languissant, au point d'étouffer jusqu'au désir de la gloire & de la science. Tantôt mon espérance renversée ne se soutient qu'avec peine contre le découragement & les chagrins. Tantôt la mer se jettant sur les ruines des digues écroulées, porte la mort jusques sur nos remparts, (b) & tantôt Mars nous menace de flammes, qui commencent à se réveiller sous les cendres.

M A I S consolons-nous ; tout a sa fin. L'orage s'affoiblit à chaque coup qu'il porte. Les maux passés nous apprennent à jouir du bonheur présent. Pour bien goûter le plaisir, il faut avoir senti l'adversité. Le tems, qui sur ses aîles rapides emporte mon affliction, m'a-

(b) l'Auteur étoit alors en Hollande.

mène aussi le repos. Peut-être respirerai-je encore l'air des coteaux où je suis né.

Ah ! puisse-je bientôt vous revoir, bois chéris, aimable campagne ! Ah si le destin m'accordoit encore les plaisirs tranquilles de votre solitude ! Enfin, & peut-être bientôt, le beau tems succédera à l'orage, & le repos à mes peines. Fleurissez, lieux charmans, en attendant que je fasse vers vous mon dernier voyage.

S U R L A G L O I R E.

A M. G I L L E R (c)

V A I N E gloire, néant estimé ! l'antiquité t'éleva des autels ; tu es encore l'idole de l'univers. Fantôme enchanteur, son flateur, fille du préjugé, objet des vœux de la folie, qu'as-tu donc de séduisant pour nous ?

Tu appris aux heureux peuples de l'âge d'or à devenir les instrumens de leur propre malheur. Tu as établi les superbes droits du

(c) A l'occasion de sa promotion au grade de Docteur.

fang. Des entrailles de la terre tu as tiré l'épée, cet ornement furieux de nos ceintures.

C'EST toi qui excitas la folie des hommes à rechercher avec ardeur le rang des princes, que le repos fuit toujours. Si nous chargeons du fardeau des dignités nos reins trop foibles pour le soutenir, c'est parce que l'on te voit auprès du trône.

POUR toi des légions couvertes de fer volent avec joie à une mort certaine, au travers du péril qu'elles méprisent; & pour t'obtenir après leur trépas les vieillards imbéciles abrègent ces jours si chéris.

TON feu enflame les génies les plus sublimes. Tu enseignes les arts & tu formes les maîtres. Tu es le soutien de la vertu. Le philosophe même te suit de loin. C'est toi que son regard fixe recherche avidement dans les astres, plutôt que leur mouvement admirable.

AH! si les yeux des mortels étoient capables de te pénétrer, ils découvriraient bientôt ton néant! Météore éblouissant, nous cherchons en toi le souverain bien, & nous

n'y trouvons qu'une vaine apparence.

O jeune homme ! s'écrie le sage , pourquoi ta course héroïque se hazarde-t-elle jusques dans la couche de l'aurore ? Tu voles à travers mille épées nues , afin que la populace oisive des Athéniens s'informe à table de tes exploits.

V O I L A les hommes ! Personne n'égale un Alexandre en valeur ; mille le surpassent en folie. Vous sacrifiez vos plus beaux jours , pour apprendre à l'Europe , qu'il vit quelque'un de votre nom.

Q U E L lustre pour mon corps livré aux vers , si le monde lit ma fin à la tête des victimes d'une bataille ! O sang des héros dignement répandu , quand les almanachs publient vos hauts faits !

T R O P heureux encore , si la renommée couronne vos blessures ; vous l'atteignez du moins , cette noble chimère. Mais combien de ceux qui perdent leur vie avec un courage égal au vôtre , sont à peine placés sur la liste des morts !

L O R S Q U E le fils de Philippe , au bord du tombeau , vit couler son sang dérivé des dieux ,

dieux , la renommée en pesa toutes les gouttes ; mais les instrumens de ses victoires , les compagnons de ses guerres , ont leurs noms ensevelis avec eux.

QU'ONT-ils perdu ? Hélas ! la gloire de vivre dans la mémoire des hommes nous touche-t-elle après le trépas ? Achille , dont l'audacieuse vertu donna l'exemple d'une jeunesse couronnée par la victoire , n'en est pas moins mort que les autres.

ELEVEZ , vains monarques du Sud , ces pyramides éternelles , cimentées du sang de vos sujets ; mais , destinés à être la pâture des vers , sachez que , sous les masses les plus précieuses , le repos n'est pas plus doux que sous le gazon.

ET quelle satisfaction la gloire , cette gloire inquiète , peut-elle vous donner même pendant la vie ? Elle loge dans de magnifiques palais : elle a des rois pour parasites , & elle les nourrit de fumées.

DITES-moi , le plus grand des Césars , couvert de mille lauriers , n'a-t-il pas tout ce

B

que vous pourriez désirer ? Mais pénétrez, esclaves du vain éclat, pénétrez jusques dans l'intérieur de son appartement, & voyez si vous lui envierez sa fortune.

IL est flatteur, sans doute, d'être né le maître du monde, & élevé au dessus des autres, par sa dignité; mais le lustre de tant de diadèmes, la majesté de tant de trônes, n'est que la parure de l'inquiétude.

DÉTOURNER les armes de l'Europe irritée, ou les réprimer, être au timon de la terre, protéger des sujets opprimés, ou les appaiser, tant de soins étrangers occupent les journées d'un prince.

M A I S gouverner son propre empire, soutenir l'état, l'église & le commerce, faire ce qu'exigent l'honneur & l'utilité, aiguïser ses armes dans la paix, jeter les fondemens du bonheur de la postérité, ces devoirs enlèvent même le repos de la nuit.

IL gémit sous le poids de sa dignité. Vous voyez l'éclat; il sent le fardeau. Vous dormez sans crainte pendant qu'il veille. Trop heu-

retix, si le destin brisoit les chaînes dorées de son esclavage !

M A I S lorsque les malheurs s'associent à ses peines, que le ciel même lui est contraire, que la puissance & la malice le foudroyent & que son trône ébranlé tremble sous lui, c'est alors qu'il sent le poids de sa couronne.

M A L H E U R à lui, si l'orgueil l'aveugle ! Le souverain maître, qui lui confie le sceptre, lui apprendra à qui il en doit l'hommage. Le laurier ne garantit pas de la foudre. Le tonnerre frappe les cimes des tours, & le malheur poursuit les tyrans.

Q U E de monarques couronnés de lauriers le matin, obtiennent à peine le soir un cercueil ! Que de conquérans, conservés dans mille périls, finissent leurs jours par le poison, que la main d'un ami leur présente !

L E modèle des princes accomplis est obligé de souffrir à ses côtés un monstre digne du dernier supplice (d). Auguste, vainqueur de la terre, voit périr sa maison, couverte

(d) Antonin le philosophe, & Faustine.

de honte par les crimes de ses enfans.

P A R S , Annibal , pars des montagnes brûlantes de *l'Afrique* ; passe les Alpes escarpées ; cherche la gloire dans le sang des Romains ; fais trembler Rome au bruit de tes armes : mais après toutes tes victoires , il ne te restera que le poison pour dernier refuge.

Q U A N D il se trouveroit enfin un mortel , si constamment favorisé de la fortune , qu'elle comblât tous ses vœux , en seroit-il plus exempt de foudris ? l'ambition est un feu éternel , que ni le tems , ni la gloire ne peuvent éteindre.

C E que nous désirons aujourd'hui , la possession d'un jour nous le fait oublier. Un autre souhait succède à celui-là ; la gloire nous presse incessamment de son aiguillon ; elle nous reproche notre réputation même.

L E S rives les plus reculées du *Gange* sont les bornes des exploits d'Alexandre ; les extrémités du monde terminent ses victoires , & il soupire de ne pouvoir , au moyen d'un pont , chercher , jusques dans

le ciel ; de nouvelles conquêtes :

O vous , qui dans la science de la vertu cherchez une gloire plus pure , quel désir vous séduit ? Que vous fert-il de marcher sur les pas des dieux , si dans les détours ténébreux du vice , il est un chemin qui mène à l'immortalité ?

L A renommée ne se borne pas à illustrer les belles actions ; elle associe la lâcheté à la valeur , & la vertu au vice : jamais elle ne pèse le prix des choses. Qu'une trahison réussisse , son auteur est sûr de l'immortalité.

N A-T-O N pas négligé de donner à Habis (e) les éloges qu'il méritoit , pendant que les crimes des Césars sont conservés pour jamais dans mille ouvrages ? Alexandre n'est-il pas surnommé Grand , pendant qu'Ungue & Ascan (f) sont ensevelis dans le néant d'un profond oubli ?

(e) Habis , roi d'Espagne , qui apprit à ses sujets l'agriculture & les arts ;

(f) Ascan , fondateur de l'Empire Germanique ; Ungue , ancien roi de Suède , qui gouverna en paix.

A VOUEZ - le, héros illustres, la postérité, que peut-elle admirer en vous qu'une heureuse folie ? Que l'on vous retranche d'avoir désolé le monde, d'avoir pillé, assassiné, bruté, faccagé ; que restera-t-il en vous de mémorable ?

ET quand même la gloire nous conduiroit au plaisir, mériteroit-elle nos empressements ? Nous lui sacrifions les plus beaux jours de la vie & les plus grandes forces de l'esprit, pour ne la posséder qu'après la mort.

DES chemins escarpés nous y mènent par degrés, nous payons chaque pas de notre sang ; & quand avec l'âge nous croyons l'avoir atteint, la mort nous précipite dans l'abyme.

LORSQUE le vainqueur de Babilone, au milieu de ses héros étonnés, apprend que son mal est sans remède ; que lui servent alors ses couronnes, & ses autels élevés pendant sa vie, sur les débris des trônes renversés ?

REJOUI - toi maintenant du souvenir d'Arbele ; & avec les lauriers qui te parent,

effuie la sueur de ton visage glacé. Tu n'as triomphé que pour mourir avec plus de peine. Tu as pillé la terre pour des héritiers inconnus; & devant le maître du monde tu rentres dans le néant.

H A T E toi, César, de venir, de voir, & de vaincre. Que l'univers, théâtre de tes guerres, te soit soumis; mais apprends que des poignards, prêts à te frapper, furent aiguisés avant ta naissance, & que rien ne peut t'en garantir.

H E U R E U X qui, préservé par son destin favorable d'une gloire & d'une fortune éclatante, méprise ce que le monde encense; & qui, libre du joug des affaires, voue à la vertu les forces de son corps & de son esprit!

O toi, qui anis les agrémens d'une aimable jeunesse, à une vertu plus mûre, que manque-t-il à ton bonheur? Heureux Giller, tes jours sont purs; les soins pénibles, les plaintes lâches ne les troublent pas, puisque l'ambition & l'envie ne te dominant point.

C E S désirs inquiets de changer d'état;

B iv

ces vains projets d'une fortune éloignée ;
ne te séduisent pas. La source d'une satis-
faction constante ne tarira point chez toi ;
elle coule de ton cœur.

A quoi te serviroient mes vœux ? Le verre
peut-il embéllir le diamant ? La gloire peut-
elle relever l'éclat de la vertu ? Je me con-
tente de t'offrir une amitié constante. La
vertu elle-même te donnera ce que je ne
puis que te souhaiter.



IV. LES ALPES.

ESSAYEZ, MORTELS, de corriger votre sort ; profitez des inventions de l'art & des bienfaits de la nature ; animez par des jets-d'eau , vos parterres fleuris ; taillez des rochers suivant l'ordre corinthien ; couvrez vos marbres de riches tapis ; mangez dans l'or des nids de *Tonquin* (g) ; buvez des perles dans des coupes d'émeraudes ; appelez le sommeil par les accords les plus doux ; réveillez-vous au bruit des trompettes ; applanissez des montagnes ; changez en parcs des domaines entiers ; que le destin remplisse tous vos désirs ; vous ferez pauvres dans l'abondance , & misérables au milieu des richesses.

(g) *Tonquin* est un royaume des *Indes*, au delà du Gange. Dans quatre de ses Isles, qui sont vers la côte de la *Cochinchine*, l'on trouve des nids d'oiseaux, dont on fait d'excellens ragoûts. *Martini*, *Hist. de Tonquin*.

2. L'ÂME fait elle-même son bonheur. Elle ne trouve , hors d'elle , que l'oc-
 sion du plaisir & de la peine. Une humeur
 égale adoucit les chagrins les plus amers ,
 pendant qu'un esprit inquiet empoisonne
 tous les plaisirs. Quelle prérogative le mo-
 narque a-t-il sur le berger ? Le premier se
 dégoûte du sceptre , comme l'autre de la
 houlette. Malheur à lui , si l'avarice ou l'am-
 bition le dévorent ! Les gardes qui l'envi-
 ronnent , n'écartent pas les noirs chagrins :
 mais celui dont l'ame est dans une affiète
 tranquille , ne demande pas des duvets de
 prix , pour se procurer un sommeil délicieux.

3. HEUREUX siècle d'or , présent de la
 bonté suprême , pourquoi nous as-tu été si-
 tôt enlevé ! Ce n'est pas que nous te regre-
 rions parce qu'alors le froid aquilon ne mois-
 sonnoit point les fleurs , que le bled couvroit
 les champs fertiles , sans exiger de culture ,
 que les fleuves couloient de miel & de lait ,
 que le téméraire lion n'allarmoît pas les foi-
 bles troupeaux , & que l'agneau égaré dor-

voit tranquillement parmi les loups : mais nous te regrettons parce qu'alors l'homme ne cherchoit pas encore son bonheur dans le superflu , parce qu'il mesuroit les richesses par le besoin , & que l'or n'allumoit pas ses desirs.

4. DISCIPLES de la nature , vous connoissez encore un âge d'or ; mais point ce siècle pompeux imaginé par les poëtes. Peut-on désirer l'éclat extérieur des brillantes vanités , quand la vertu fait trouver le plaisir dans le travail , & le bonheur dans la pauvreté ? Le Ciel , à la vérité , ne vous a pas fait naître dans les vallées de la Thessalie ; les nuages , qui vous couvrent , sont chargés de foudre & de frimats ; un long hiver abrège vos printems tardifs , & vos froids vallons sont entourés d'une glace éternelle : mais la pureté de vos mœurs répare tout cela ; la rigueur même des élémens augmente votre bonheur.

5. PEUPLE content & heureux , le destin favorable t'a refusé l'abondance , cette

riche source de tous les vices ; mais celui qui est satisfait de son sort , trouve le bonheur dans l'indigence même , pendant que la pompe & le luxe sapent les fondemens des Etats. Dans le tems où Rome comptoit ses victoires par ses combats , le lait faisoit la nourriture des héros , & les dieux habitoient des temples de bois. Mais lorsque ses richesses devinrent immenses , l'ennemi le plus foible confondit bien-tôt son lâche orgueil. Garde-toi d'aspirer à quelque chose de plus grand ; ta prospérité durera aussi long-tems que la simplicité de tes mœurs.

6. SI la nature t'a donné un sol dur & couvert de pierres , ta charue ne laisse pas d'y passer & tes grains d'y mûrir. Si elle éleva les Alpes pour te séparer du monde ; c'est parce que les hommes sont à eux-mêmes leur plus grand fléau. L'eau pure est ta boisson , & le lait ta nourriture ; mais l'appétit fait trouver du goût dans les glands mêmes. Les mines profondes de tes montagnes ne te donnent qu'un fer grossier ; mais le Perou

t'envie ta pauvreté. Toutes les peines sont légères où regne la liberté : les rochers y portent des fleurs , & Borée y adoucit son soufle impétueux.

7. **H E U R E U X** peuples privés des avantages dangereux des richesses ! elles ne valent pas votre indigence. Chez vous l'union habite dans des ames pacifiques , parce que la vanité séduisante n'y seme jamais des pommes de discorde. Le plaisir chez vous n'est accompagné d'aucune crainte inquiète ; on y aime la vie , sans haïr la mort. Chez vous , la raison guidée par la nature , ne cherche que le nécessaire , & regarde le reste comme un fardeau pesant. Sans études & sans contrainte , vous suivez les leçons de Seneque & les exemples d'Epictete.

8. **I C I** l'on ne connoît point ces distinctions inventées par un orgueil subtil , qui assujettissent la vertu , pour annoblir le vice. L'oïseté chagrine n'y fait pas craindre la longueur des heures. Le travail remplit le jour , & le repos occupe la nuit. Aucun génie

sublime ne s'y laisse éblouir par l'ambition. Les soins de l'avenir n'empoisonnent point les plaisirs du présent. La liberté dispense d'une main impartiale & avec une mesure toujours égale, le contentement, le repos, & la peine. Aucun esprit mécontent n'accuse ici la fortune. On mange, on dort, on s'aime, & l'on rend grace à son destin.

9. LE savoir n'étale point ici ses trésors dans les livres. On ne mesure pas les chemins de Rome & d'Athènes. On ne foumet point la raison aux loix de l'école; & personne ne prescrit au soleil la route qu'il doit suivre. Mais qu'y perdez-vous? Le savant vit-il avec plus de contentement? Il connoît la structure du monde, & il meurt sans se connoître lui-même. Sans triompher de la volupté, il s'en refuse les douceurs, & sa délicatesse le dégoûte de son sort. Ici, c'est dans le cœur, & non dans le cerveau, que la nature a gravé l'art de bien vivre.

10. LA fortune inconstante ne distingue point chez vous les tems; les larmes n'y suc-

cédent point à une joie passagère ; la vie y coule dans une paix inaltérable ; le présent ressemble au passé , & l'avenir fera comme le présent. Aucun événement imprévu ne rend ici les jours célèbres par de grands malheurs , ou par des fortunes subites. Les plaisirs & les peines de la vie se soutiennent dans une balance égale , & il n'y a point d'époques entre la naissance & la mort. A peine la gaieté arrache-t-elle quelques momens à ce peuple , uniforme dans ses devoirs.

II. QUAND les doux zéphirs commencent à réchauffer l'air , & qu'un sang plus vif ranime la jeunesse , tout un village s'assemble sous l'ombre d'un grand chêne. L'adresse & la beauté vont y mériter l'applaudissement & l'amour. Ici , deux jeunes combattans se saisissent ; ils luttent avec effort ; le sérieux se mêle au badinage. Là , poussée d'une main vigoureuse , une pierre pesante vole , au travers de l'air , au but marqué. Un berger , guidé par une espérance plus relevée , s'avance d'un autre côté vers la troupe attrayante des jeunes bergères.

12. ICI le plomb part avec une vitesse pareille à la foudre, l'éclair brille, & dans le même instant l'air & le but se trouvent pénétrés. Là, une boule, en bondissant dans une ligne prescrite, va frapper au terme choisi. Plus loin une troupe bigarée foule l'herbe naissante, en s'entrelaçant les mains & en dansant au son de la musette; l'art ne leur enseigne pas à se tourner en cadence, mais la gaieté leur prête des aîles. Les vieillards se reposent dans une autre place : ils forment de longues lignes, & la joie de leurs enfans ranime leur cœur.

13. C A R ici, où la nature seule donne des loix, aucune contrainte ne borne l'agréable empire de l'amour ; on aime sans honte ce qui est aimable ; le mérite rend tout estimable, & l'amour rend tout égal : les graces plaisent sans les richesses ; les faveurs ne se vendent point à prix d'argent ; l'ambition ne sépare jamais ce que le mérite & la tendresse ont uni ; la politique ne forme pas des liens malheureux ; l'amour brûle sans gêne

gène & ne craint point d'orage; on aime pour soi-même, & non pour des parens ambitieux.

14. DÈS qu'un jeune berger éprouve cette douce flame, que les beaux yeux d'un objet aimé allument dans un cœur sensible, la crainte ne lui ferme point la bouche; un discours sincere déclare son tourment. La bergère l'écoute, & si la flame du berger mérite d'être couronnée, elle avoue ses sentimens & ne résiste plus à son penchant. Les tendres mouvemens ne deshonnorent point les belles, quand l'agrément les a produits, & que la vertu les soutient. Refus d'une fausse pruderie, finges de la vraie pudeur, l'orgueil ne vous a donné naissance que pour notre supplice.

15. LES desirs de deux Amans ne sont point gênés ici par une vaine pompe; un amour réciproque acheve le contrat; souvent le mariage n'est confirmé que par la fidélité de deux amans; de simples promesses tiennent lieu de sermens, & un baiser en est le sceau. Le tendre rossignol les salue d'une

C

branche voisine ; la volupté leur prépare un lit sur la mousse mollement enflée ; un arbre leur sert de rideau ; la solitude est leur témoin , & l'amour conduit l'épouse entre les bras de son berger. Amans fortunés , dignes de l'envie des princes ! la tendresse embaume le gazon , & le dégoût regne sur la foie.

16. DANS ces lieux la foi conjugale n'est jamais violée , elle n'a pas besoin de gardes , la pudeur & le bon sens veillent sur elle. La curiosité ne porte point aux plaisirs défendus ; celle qu'on aime est encore belle , quand on la possède. Le chaste amour répand des roses sur les travaux ; le devoir a des charmes , quand on s'occupe pour ce qu'on aime. Si l'on n'apprend pas l'art d'aimer suivant des règles , le langage le plus simple est doux , quand le cœur parle. La complaisance & le badinage , aimables compagnes de l'union , animent les baisers , & regnent dans les cœurs.

17. LOIN des occupations vaines & pénibles , loin de la fumée des villes , la tranquillité de l'ame habite dans ces lieux. La

vie active de ces peuples augmente les forces de leurs corps robustes ; ils ne s'engraissent point d'une oisiveté paresseuse ; le travail les rend contents & gais ; le plaisir & la santé adoucissent leurs peines. Un sang pur coule dans leurs veines ; aucun poison , hérité d'un père vicieux , ne s'y est glissé ; il n'est ni corrompu par le chagrin , ni enflamé par des vins étrangers ; ni gâté par un venin lascif , ni aigri par des ragoûts piquans.

18. Dès que le rude aquilon a perdu l'empire des airs , dès qu'une sève animée pénètre les plantes , & que la terre s'orne d'une nouvelle parure , qu'un doux zéphir lui apporte sur ses aîles échauffées ; aussitôt le peuple fuit les tristes vallons , dont la neige s'écoule à peine en formant des ruisseaux d'une eau trouble ; il s'empresse à retrouver sur les Alpes l'herbe printanière , qui pousse à travers la glace. Le bétail quitte son étable & salue avec joie la montagne , ornée pour son usage par le printems & par la nature.

19. Dès que l'alouette annonce la nais-

fance du jour , & que la lumière du monde nous jette ses premiers regards , le berger s'arrache aux caresses de son épouse , qui hait son départ , sans le retarder. Les lents troupeaux de ses génisses marchent pesamment devant lui avec un mugissement joyeux , sur des sentiers couverts de rosée ; ils se promènent dans les prairies où fleurissent le trefle & le sainfoin , & fauchent l'herbe tendre avec des langues tranchantes. Leur conducteur , assis auprès d'une cascade , appelle , avec son cor , les échos d'alentour.

20. L O R S Q U E sous les raïons obliques du soleil les ombres s'allongent , & que , las de sa course , cet astre se baïsse pour rapeller un repos rafraîchissant : le troupeau , rassasié d'une patûre abondante , regagne avec un meûglement confus ses gîtes accoutumés. La bergere salue son mari , qui la revoit avec plaisir ; la troupe empressée des enfans badine & se réjouit autour de lui , & dès que l'écume du lait est tirée , le couple fatigué va goûter un repas rustique ; l'appétit donne du goût à ce que la simplicité a préparé ; le

sommeil & l'amour les mènent à leur couche paisible.

21. D A N S la saison où les feux de Titan brûlent la campagne, & où les prairies blanchissantes offrent la récolte espérée, le pasteur industrieux vole dans les vallons couverts de rosée, avant même que l'aurore ait doré le sommet des montagnes. Flore est chassée de son aimable empire; la parure de la terre tombe sous les coups obliques de la faux; une odeur agréable composée de mille parfums différens, s'élève des rangs émaillés des herbes amassées. Les bœufs, d'un pas pésant, traînent leur provision pour l'hiver, & leur marche est accompagnée de chansons que dicte la joie.

22. L A triste automne fait-elle tomber les feuilles fanées, & l'air plus frais s'enveloppe-t-il dans des brouillards épais, alors le sein de la terre se pare d'une décoration nouvelle. Pauvre en éclat & en fleurs, elle se montre riche en productions utiles. L'agréable coup d'œil du Printems cède à de plus grands plaisirs. Les fruits brillent à la place

des fleurs ; des pommes d'or , parfemées de raies pourprées , font plier la branche étayée pour s'approcher de la bouche ; la poire parfumée & les prunes , aussi douces que le miel , invitent la main du maître , & l'attendent sur l'arbre.

23. B A C C H U S ne couronne pas ici les côteaux de ses vignes , on n'y presse point des grapes foulées un jus qui fermente. La terre ne présente à la soif que des fontaines ; aucune liqueur artificielle ne vous précipite dans le tombeau. Heureux peuples , cette perte est un riche gain pour vous. Ce n'est pas d'un bien , ni d'une boisson nécessaire , c'est d'un poison que vous êtes privés. La bienfaisante nature défend le vin aux bêtes , l'homme seul en boit & devient brute. Le destin , qui s'intéresse pour vous , a caché à vos yeux le chemin qui vous conduiroit à la ruine.

24. V O T R E automne ne manque pas de trésors , que l'industrie & la vigilance vous font trouver sur les montagnes les plus élevées. Dès l'aube du jour , quand les brouil-

lards font tombés, le chasseur fait retentir son cor; il appelle l'écho, l'enfant des rochers. Un daim timide, à qui la peur donne des aîles, franchit d'un saut le vaste intervalle de deux rochers. Plus loin un plomb rapide arrête la course d'un chamois agile; le chevreuil léger fuit, il chancelle & va tomber. Le bruit de la meute, l'éclat mortel du métal, résonne dans les vallons contournés, & fait retentir les bois.

25. P O U R ne pas être pris au dépourvû par l'hiver, le peuple laborieux tire du lait le pain des Alpes. Ici le lait s'épaissit sur la braise ardente, il se condense, & se change en huile figée; une liqueur acide sépare l'eau de la graisse. Plus loin cuit la seconde prise du lait pour les pauvres, & là le nouveau fromage prend sa forme dans un cercle de bois. Tout le ménage y prête la main; on auroit honte de ne pas s'occuper; il n'est point d'esclavage plus pénible que l'oïveté.

26. L O R S Q U E la terre est ensevelie sous les frimats, que la glace couvre les vallons & les montagnes, que les champs

épuisés se reposent pour une nouvelle récolte , & qu'une digue de cristal arrête le cours des eaux , le berger se retire dans sa cabane chargée de neige. Là , sous un toit noirci par la fumée des pins résineux , dans un doux repos il se dédommage de la peine qu'il a soufferte ; les jours s'écoulent sans souci au milieu des jeux , & lorsque ses voisins s'assemblent autour du foyer , leurs entretiens méritent l'attention d'un philosophe

27. L'UN enseigne à lire dans le miroir de la nature , à prévoir avec sagacité , le tems que les nuages nous préparent ; il prédit le cours des vents & des tempêtes , & dans un air serein il voit de loin l'orage menacer. Il connoît l'influence de la lune & la signification de ses couleurs ; il distingue les indices d'un brouillard , qui sort d'une montagne avec le jour. Il compte dès le printems. les gerbes d'une moisson éloignée , & pendant que tout le monde est occupé à faucher , il suspend l'ouvrage , pour éviter une pluie prochaine. Il est l'oracle du hameau , sa décision inspire la confiance , & l'expérience

lui tient lieu de mille volumes.

28. C E P E N D A N T un jeune berger accorde sa lire, & plein de transport, il l'accompagne d'une chanson nouvelle; la nature & l'amour inspirent sa flame secrète, qui brûle dans le cœur, & que les efforts de l'art ne sauroient produire. L'étude n'a point de part à ses éclogues; son génie convient à son état, & sa chanson dépeint son génie; même dans ses vers il n'abandonne point son troupeau, & sa muse parle comme sa bergère. Le cœur dicte ses chants; sa belle est son Apollon: il distingue ses vers par le sentiment, & non par des sons mesurés.

29. T A N T Ô T c'est un vieillard qui prend la parole; des cheveux gris ajoutent un nouveau poids à ses discours intéressans. Nos pères l'ont déjà vû; le fardeau d'un siècle n'a affoibli que son corps, il a donné des forces à son esprit: exemple vivant de nos ancêtres héroïques, qui, la foudre à la main, avoient Dieu dans le cœur, il peint les batailles, compte les drapeaux conquis, retrace les attaques des remparts ennemis, & décrit

les victoires qu'il a aidé à remporter. La jeunesse étonnée l'écoute attentivement, elle marque dans ses gestes une noble impatience de mériter une gloire encore plus belle.

30. UN autre vieillard, également vénérable par la blancheur de ses cheveux, est la loi vivante & la règle de son peuple; il apprend à ses voisins comment le monde entier s'est soumis lâchement au joug, & comment le luxe des princes consume les forces des peuples. Il retrace le courage audacieux de Tell, qui osa briser ces fers dans lesquels la moitié de l'Europe gémit encore. Il fait sentir la misère de nos voisins, rampans dans l'indigence & dans les chaînes. Il observe comment l'Italie n'a que des habitans indigens & malheureux; pendant que l'union, la fidélité & le courage, attachent les aîles de la fortune à l'état le plus foible.

31 UN cercle d'auditeurs s'assemble autour d'un vieillard vigoureux, qui fonde la nature, & qui en connoît toutes les beautés. Ses recherches ont épuisé les vertus merveilleuses des plantes & leurs formes variées; il

jettes des regards pénétrans dans les voûtes souterraines; en vain la terre dérobe l'or à sa vûe. Il voit au haut des airs ces vapeurs chargées de soufre, porter dans leur sein humide un tonnerre qui gronde avec fureur. Il connoît sa patrie, & dans l'application utile à en fonder les trésors, il goûte sans cesse de nouveaux plaisirs.

32. **CAR** ici, où le sommet du Gothard s'élève au dessus des nuës; où le soleil éclaire de plus près un monde élevé, la nature variée a renfermé dans un petit pays tout ce que la terre peut produire de curieux. La Libye offre plus souvent de rares objets, & ses déserts voient tous les jours quelque monstre nouveau. Mais le ciel, plus favorable à notre patrie, y fait naître & fleurir tout ce qui nous est nécessaire ou utile. Ces glaces mêmes, qui s'amoncellent entre les montagnes, ces rochers escarpés, faits pour notre usage, produisent les fleuves, qui arrosent la plaine.

33. **QUAND** les premiers rayons du soleil dorcent les pointes des rochers, & qu'un de ses regards brillans dissipe les brouillards,

on découvre du sommet d'une montagne, avec un plaisir toujours nouveau, le spectacle le plus superbe de la nature. Le théâtre d'un monde entier s'y présente dans un instant, au travers des vapeurs transparentes d'un nuage léger. Le séjour immense de plusieurs peuples se découvre à la fois dans toute son étendue. Un trouble agréable nous force à fermer les yeux, trop foibles pour parcourir un horizon sans bornes.

34. UN mélange de montagnes, de lacs & de rochers, s'offre distinctement à la vue, quoique sous des couleurs par degrés affoiblies. Dans le fond azuré de la perspective, des hauteurs couvertes de sombres forêts, réfléchissent les derniers rayons. Une Alpe peu éloignée présente des terrasses en pente douce, couvertes de troupeaux, dont le mugissement fait au loin résonner les vallons. Un lac, étendu entre les rochers, offre un miroir immense; une flamme tremblante brille sur ses flots unis. Là des vallons tapissés de verdure s'ouvrent à la vue, en formant des replis, qui se rétrécissent dans l'éloignement.

35. UNE montagne chauve présente ses précipices ; elle est comblée jusqu'au ciel d'une glace éternelle, qui semblable au cristal, renvoie les rayons du soleil, & brave les vains efforts de la canicule. Près d'elle une Alpe vaste & fertile se couvre de pâturages abondans ; sa pente insensible brille de l'éclat des bleds qui mûrissent, & ses côteaux sont couverts de cent troupeaux. Des climats si opposés ne sont séparés que par un vallon étroit, qu'habite un ombrage toujours frais.

36. DU haut des pointes élevées d'une montagne escarpée, un torrent fort rapidement entre les rochers ; une chute suit l'autre ; ses flots écumeux s'élancent avec une force impétueuse au-delà du roc ; l'eau, dispersée par la vitesse de sa chute profonde, forme une vapeur grise & mobile, qui est suspendue dans un air épaissi. Un arc-en-ciel brille au travers de ces gouttes légères ; & la vallée éloignée s'abreuve d'une rosée continue. L'étranger voit avec surprise des rivières couler dans les airs, sortir des nuës

& se transformer elles-mêmes en nuages.

37. LE sage, émué par une contempla-
tion attentive du vaste système de ce monde,
ne feroit ici jeter un regard autour de lui,
sans trouver une merveille qui l'étonne.
Portez le flambeau de la physique jusques
dans le sein de la terre, vous y verrez l'ar-
gent végéter dans les mines & l'or qui enri-
chit nos rivières ; parcourrez l'aimable regne
des plantes bigarées, qu'un zéphir amou-
reux couronne le matin des perles de la ro-
sée, vous trouverez par tout des beautés,
toujours variées, & vous découvrirez tous
les jours des trésors, sans les épuiser.

38. L'ASTRE du jour perçant les brouil-
lards légers, vient-il effuyer du front de la
terre les larmes que les nués y ont répandues,
voyez alors tous les objets briller d'un
éclat nouveau, répandu sur les feuilles &
sur toute la nature rafraîchie. L'air se rem-
plit d'un parfum agréable, du tribat que
les enfans de Flore payent aux doux zephirs.
Les fleurs panachées semblent se disputer le
rang ; un vif azur efface l'or d'une plante

voisine: Toute une montagne paroît un tapis de verdure, brodé d'arcs en ciel.

39. LA noble Gentiane (*h*) élève sa tête altière au-dessus de la foule rampante des plantes plébéiennes ; tout un peuple de fleurs se range sous son étendart ; son frère (*i*) même, couvert d'un tapis bleu, s'humilie devant elle. Ses fleurs brillantes d'or & formées en rayons embrassent la tige ; ses feuilles blanches & unies, rayées d'un verd foncé, brillent du feu d'un diamant humide. La nature y fait la plus juste des loix ; elle unit la vertu aux attraits : un beau corps renferme une amé encore plus belle.

40. I C I une humble plante traîne sur la terre ses feuilles cendrées, dont les pointes ont été rangées en croix par la nature ; (*k*)

(*h*) *Gentiana major, hirta, floribus rotatis verticillatis.* Cette plante est une des plus grandes que l'on trouve sur les Alpes. Voyez l'ouvrage de Monsieur Haller, intitulé *Enumeratio stirpium Helveticarum*, p. 478.

(*i*) *Gentiana pratensis, foliis amplexicaulibus, floris fauce barbata*, ib. 473.

(*k*) *Antirrhinum caule procumbente, foliis verticillatis, floribus congestis*, ib. 624.

la fleur porte deux becs dorés , que soutient un oiseau d'Améthiste. Plus loin une herbe luisante , dont les feuilles imitent des mains , voit son image verte réfléchie sur une onde pure ; la tendre neige de ses fleurs , ornée d'une pourpre affoiblie , est environnée des rayons blancs (1) d'une étoile brillante. L'éméraude & la rose (m.) fleurissent jusques dans les bruières qu'on foule aux pieds , & les rochers se couvrent d'un tapis de pourpre. (n)

41. D A N S les lieux mêmes où le soleil ne jette jamais ses doux regards , où une glace éternelle prive le vallon désolé de l'honneur de la verdure , le sein des rochers est orné d'une parure que le tems ne flétrit jamais , & que l'hiver ne peut lui enlever. Au fond obscur des grottes souterraines , le

(1) *Astrantia foliis quinquelobatis , lobis tripartitis* , ib. 459.

(m) *Ledum foliis glabris , flore tubuloso* , p. 417. & *Ledum foliis ovatis ciliatis , flore tubuloso* , p. 418.

(n) *Silene acaulis* , ib. p. 375. cette fleur couvre quelquefois des rochers d'une grande étendue.

limon

limon humide forme des voutes d'un (o) cristal brillant ; un roc de diamant , où se jouent mille couleurs , éclate à travers l'air ténébreux , & l'éclaire de ses rayons. O richesses de la nature ! disparaissez foibles productions de l'Italie (p) ; le diamant de l'Europe porte ici des fleurs , & forme un feul & vaste rocher.

42. DU centre d'un vallon , où sur des glaces d'une hauteur immense le froid aquilon a élevé son trône , une riche source verse ses ondes fumantes sur l'herbe flétrie , & brûle tout ce qu'elle touche. Son eau transparente est chargée de métaux liquides ; un fer salutaire dore sa route ; le sein de la

(o) La riche mine de cristal sur la montagne de Grimel , d'où l'on tire des pièces parfaites de quelque quintaux. V. les transactions philosophiques Vol. XXXIV. L'Auteur a vû lui-même la plus grande pièce qu'on y ait jamais trouvée. Elle pèsait 695. livres.

(p) Du tems d'Auguste on trouva un bloc de cristal du poids de 50 l. qui fut consacré aux dieux comme une merveille. M. Haller en fait la comparaison avec ces pièces prodigieuses tirées de nos mines. On appelle fleur de cristal , un sélénite , fort commun dans ces carrières.

D

terre l'échauffe , & ses veines bouillonnent par le combat intérieur des minéraux. Vainement les vents & la neige conjurent contre les flots , le feu est leur essence , & ses ondes ressemblent aux flammes. (*q*)

43. P R E S des bords du rapide Avançon , qui dans les tourbillons de ses gouffres écumeux entraîne les débris des forêts , des sources souterraines apportent le sel qu'elles ont enlevé aux rochers. (*r*) Le creux de la montagne renferme cette mer dans des bassins profonds ; mais ses eaux rongent le ciment du marbre , pénètrent les fentes des rocs , & s'empressent à sortir pour notre usage. Cet assaisonnement de la nature , le plus grand trésor d'un pays , se présente de lui-même , pour subvenir à nos besoins.

44. S U R les cimes glacées de la Four-

(*q*) Les bains chauds du Vallais. L'endroit où ils sont situés est si froid , que les habitans sont obligés de l'abandonner en hiver.

(*r*) Les Salines de Roche près de Bévieux , dans le canton de Berne , sur les frontières du Vallais.

che est le grand réservoir de l'Europe (s) qui par des fleuves abondans nourrit les deux mers. L'Aare y prend sa source, & se précipitant d'abord avec un bruit effroyable, dans ses chûtes rapides elle couvre les écueils de son écume. Les riches mines des Alpes dorment sa course, & mêlent à ses ondes cristallines le métal le plus précieux; le fleuve chargé d'or en jette sur ses bords des grains solides, comme un sable grisâtre couvre les rivages ordinaires. Le berger voit ces trésors. O exemple pour le monde! il les voit & les laisse passer. (t)

45. AVEUGLES mortels! que l'avarice, l'ambition & la volupté amorcent par de vains appas jusqu'au bord du tombeau; vous qui empoisonnez, par des soins toujours nouveaux & des peines inutiles, les

(s) Le Rhone & le Tesin vont à la Méditerranée: l'Aare & la Reufs, conjointement avec le Rhin, à l'Océan.

(t) Il n'y a que les paysans les plus pauvres, qui dans quelques endroits de l'Argovie s'occupent à cueillir ces grains d'or.

plaisirs bornés d'une vie comptée ; vous méprisez le tranquille bonheur de la médiocrité , qui demandez plus au destin que la nature n'exige de vous , & qui prenez pour des besoins , les désirs de la folie ; croyez moi , une étoile rayonnante ne rend pas heureux ; un collier de perles n'enrichit pas le cœur. Voyez ce peuple méprisé , content au milieu des travaux & de la pauvreté , apprenez de lui que la nature modérée dans ses dons , suffit pour nous rendre heureux.

46. MISERABLES , ne vantez pas la fumée de nos villes , où la malice & la trahison se parent des traits de la vertu. La pompe , qui vous environne , vous retient dans des chaînes d'or , elle accable celui qu'elle couvre & n'a de brillant que pour des yeux étrangers. L'ambition entraîne ses esclaves , avant le lever du soleil , aux portes fermées des puissans citoyens. La soif insatiable d'un profit inutile vous ravit le repos si desirable de la nuit. Le feu céleste de l'amitié ne sauroit s'allumer chez

vous, où l'envie & l'intérêt désunissent les cœurs des frères.

47. C'EST là qu'un tyran inhumain se joue de la vie de ses esclaves, & teint sa pourpre du sang de ses sujets : c'est là que la calomnie, la haine & le mépris, payent la vertu de honte ; & que l'envie, enflée de venin, ronge le bien de son voisin : c'est là qu'une volupté brutale abrège des jours, qui s'échappent à ses plaisirs, tandis que le tonnerre éclate autour de son lit fermé de roses : c'est là que l'avarice couve des trésors, ramassés pour son supplice & pour celui des autres ; des trésors dont personne ne jouit moins que celui qui les possède. Les desirs s'y succèdent de même que les chagrins, & toute leur vie n'est qu'un songe inquiet.

48. MAIS chez vous, peuples heureux, la noire engeance des vices ne s'empara jamais des cœurs. La nature vous offre d'elle-même & avec abondance, des biens que l'opinion ne rend pas difficiles, ni la jouissance odieux. Aucun ennemi secret ne

ronge vos cœurs , & la repentance tardive
ne paye point vos plaisirs de larmes de sang.
Le torrent impétueux des passions à qui
la philosophie tant vantée n'oppose que de
foibles barrières , ne vous entraîne jamais ;
rien ne vous abaisse , rien ne vous élève ;
votre vie est toujours égale , & votre mort
est aussi unie que votre vie.

49. HEUREUX , qui comme vous la-
boure son héritage avec des bœufs qu'il a
élevés lui-même ; qui , couvert d'une laine
pure & couronné de guirlandes ; se con-
tente d'un simple repas de lait doux ; qui
goûte un sommeil tranquille , sur le tendre
gazon , au souffle des zéphirs & à la fraî-
cheur d'une cascade ; que jamais le bruit
des vagues furieuses n'éveille sur des mers
irritées , ni le son des trompettes fatales
sous des tentes voisines de la mort. Con-
tent de son sort , il ne souhaite pas de le
rendre meilleur. Certainement le ciel ne
peut rien ajouter à son bonheur.

V.

EPITRE A M. STÄHELIN.

*Sur la Raison , la Superstition
& l'Incrédulité.*

1729.

D'Où vient , cher Stahelin , cette assurance avec laquelle l'homme le plus ignorant parle des choses les plus sublimes ? Tu le fais , l'erreur & la fraude environnent la pure vérité , elles obscurcissent sa lumière éternelle , & interceptent sa clarté. En vain le sage , conduit par la nature , prend le compas & la raison pour guides ; dans ce vaste labyrinthe d'idées trompeuses l'homme le plus prudent s'égare par des routes inconnues : & lors même que d'un pas assuré il poursuit sa carrière , il voit au bout , qu'il ne fait que commencer.

Le peuple ne s'est jamais avisé de penser , il a trouvé la vérité sans la chercher :

D iv

son approbation lui tient lieu des plus fortes preuves , & sa conviction croît avec son ignorance. Les raisons du philosophe ne l'arrêtent point , il affirme d'un ton intrépide , & décide avec l'épée.

ÊTRE malheureux , qui tiens le milieu entre l'ange & la brute , tu te glorifies de ta raison , sans jamais la mettre en usage. A quoi te servent les leçons sublimes de la sagesse ? Trop foible pour les entendre , trop vain pour s'en passer , ton esprit égaré , toujours prêt à se tromper , ne se détermine pas pour la vérité , lors même qu'il l'entrevoit : semblable à un enfant , qui presque toujours malheureux dans son choix , ne reconnoît sa faute , que pour y retomber bientôt , tu juges de tout sans principes ; esclave de l'erreur , tu ne suis que ses conseils.

L'HOMME , il est vrai , ne manque pas de lumières ; ses pensées rapides ne se renferment qu'avec répugnance dans les bornes de l'univers. Ce qui paroïssoit impossible est exécuté par son industrie. Il s'est frayé un

chemin à travers les astres. Le cours majestueux de mille soleils nouveaux est réglé depuis longtems par les loix de Hughens; il a déterminé leur grandeur & leur solidité; il a tracé leur route, & il a mesuré leurs distances. Colomb curieux, maître des vents & des tempêtes; traverse des mers nouvelles, & fait le tour du globe. Un autre ciel, où brillent des étoiles étrangères, s'offre à ses yeux; les oiseaux n'ont jamais poussé leur vol vers ces rivages éloignés, que le vaste océan entoure; son audace a decouvert ce que la nature nous a caché; la mer est sa route, une pierre est son guide; il cherche un autre monde, & il faut qu'il le trouve.

UN nouveau Prométhée dérobe le feu du ciel; de la poussière il tire les éclairs & la foudre, son mélange marche de pair avec le tonnerre. Ici l'on rétrécit le lit de la mer & sur les écueils où mille vaisseaux périrent, on fait une riche moisson (u). Le

(u) *Holbeach & Suttonmarsh en Lincolnshire*, en Angleterre, où depuis un siècle on a gagné beaucoup de terrain sur la mer.

savoir de l'homme pénètre les replis les plus cachés de la nature ; il mesure le vaste océan des grandeurs infinies ; le calcul découvre & détermine ce qui étoit ignoré & crû immésurable. Newton , s'élevant au dessus des bornes des esprits créés , prend la nature sur le fait , & paroît l'architecte du monde. Il pèse cette force intérieure des corps , qui précipite celui-ci , & fait tourner celui-là autour de son centre. Il ouvre les tables de ces loix éternelles , que la nature a établies , & qu'elle n'ose enfreindre.

U T I L E S travaux ! savans mortels ! vous connoissez tout hormis vous-mêmes. Hélas , votre science n'est que l'enfance de la sagesse , un amusement pour les sages , & une foible consolation dans votre fier aveuglement. Mais de distinguer le vrai du faux , la vertu de l'ostentation , & le bien du mal , de connoître Dieu & les différens êtres , c'est à quoi vous ne réfléchissez point : vous détournez vos lâches regards du vrai bien , pour chercher un bonheur imaginaire.

UN enfant n'est d'abord qu'une plante étayée, dont la tige encore foible ne vit que par les soins qu'on lui prête; peu à peu il s'approprie ses idées; l'esprit & la malice se manifestent par les organes devenus plus forts; son ambition & son avarice font des progrès, tandis qu'un jouet est encore l'objet de tous ses désirs. Dans le tems d'une jeunesse brillante & gaie, on se fait une gloire d'être ennemi de la vertu; les doux feux de la volupté échauffent alors les sens, & aucun souvenir de raison ne vient s'opposer à la violence des passions. Et lorsqu'avec l'âge les connoissances mûrissent, que l'esprit dans son calme commence enfin à se reconnoître, que la vertu & la raison devroient nous gouverner, la vanité s'empare entièrement de l'ame.

C'EST alors qu'un homme prudent pense dans ses veilles aux moyens d'emporter par la flatterie les emplois qu'il a en vûe. Le tems le conduit d'honneurs en honneurs; il est toujours trop grand pour son repos, & toujours trop petit pour son

orgueil. Enfin la vieilleffe l'accable de ses bras pefans ; la tête blanchit , le corps se plie , les ressorts du cœur se dérangent , l'œil se trouble , le sang s'arrête & s'épaissit , il meurt ; une pierre apprendra à la postérité son nom & ses titres ; il ne s'est jamais connu , il n'a jamais cherché à se connoître. Son corps est réduit en poudre , son sang s'évapore. Ainsi finissent les grands hommes. Différent-ils des esclaves ?

O D I E U , qui nous animes , à qui accordes-tu tes dons ? l'homme rougit d'en faire usage.

Nous existons , personne n'en doute ; un sentiment intérieur de l'ame nous en convainc ; mais le Dieu , qui nous donna l'être ; n'a voulu montrer qu'aux sages notre origine & notre destination. C'est ici , où la connoissance est d'un éternel usage , & où l'erreur est des plus dangereuses. Mais , sensibles uniquement aux objets qui s'offrent à votre vûe , vous ne croyez pas digne de votre attention , ce qui ne frappe point encore vos sens. Quel-

qu'un par curiosité veut-il se connoître ; il ne jette sur soi-même qu'un regard dérobé. S'arme-t-il de courage & de mélancolie pour sonder ces abymes avec une attention profonde, il n'en tire, au lieu d'une véritable lumière & d'une joie invariable, que des doutes pour son esprit & des poignards pour son cœur.

M A I S, comme il est honteux de ne pas savoir parler de tout, l'homme présomptueux a osé décider : las des doutes où sa raison le jettoit, il se fait des révélations à lui-même & respecte ses propres rêveries.

DEUX Religions partagent depuis longtems le monde entier ; toutes deux nous flattent & toutes deux nous égarent de même. L'une donne aujourd'hui la loi au genre-humain, la terre est son empire, l'homme est son esclave. Le sceptre des princes s'humilie devant ses mitres. Le laboureur à la charue & le soldat à la guerre travaillent pour ses intérêts. Elle doit sa naissance à la fraude, & son accroissement à la simplicité. Les ministres,

qui la tiennent à ferme, ont soin de la nourrir. Quiconque s'attache à cette religion, abjure la raison, il renonce à la réflexion & à sa liberté. La foi du prince est la sienne; il ne croit que sur son autorité; il prie à son exemple, & prie sous ses auspices. Le peuple fait ce que les ministres veulent lui enseigner, & qu'ils lui permettent de savoir; il achète à grand prix de sacrées babioles, & il change la jouissance des biens présents contre l'espérance des trésors à venir; plus il donne, plus il se croit heureux; il adore autant de Dieux, que ses ministres & leurs écrits sacrés en proposent: prêt d'aller après sa mort occuper la place qu'ils lui auront assignée, il se croit sauvé ou damné sur leur parole.

C'EST ainsi que l'esprit de l'homme, enflé d'un vain orgueil, méprise la nature, & ne loue jamais ce qu'il comprend; il ne regarde pas la clarté du jour comme un effet de cet astre qui brille dans les airs; tout ce qui l'étonne est une empreinte de la Divinité. Troublés par le bruit effrayant

des vapeurs chargées de soufre, qui s'entrechoquent dans le sein humide des nuës, les mortels, pleins de respect pour la cause de leur épouvante, crurent dans un phénomène découvrir un Dieu. La lumière éblouissante & le mouvement toujours égal du soleil, ce feu vif, source féconde de l'abondance, leur parut digne de l'encens & des autels; la cause de tant de bienfaits leur sembloit quelque chose de divin. Les héros de l'âge d'or, par des victoires réitérées, s'élevèrent au Ciel, aidés par la ruse & par la flatterie; le monde, qu'ils avoient désolé pendant leur vie, les honora après leur mort. Le Jupiter de Babilone avoit mérité la roue.

DES crimes osèrent se placer à côté des dieux, & des hommes flétris se proposer au genre-humain pour modèles; on dressa des autels superbes, on offrit de l'encens à l'avarice, au mensonge, au luxe, & à tout ce qu'il y a de condamnable. Le monde fut rempli de bois sacrés & de temples, & ces temples de divinités. Bientôt les

prêtres, éblouissans les yeux du vulgaire par l'éclat d'une pompe extérieure, prétendirent partager les hommages qu'on rendoit à leurs dieux : bientôt la timide liberté fut bannie du monde par le mensonge, le faîte, les aparitions & les faux prodiges. La vérité fut couverte d'épaisses ténèbres, la raison fut asservie, & la sagesse devint un sujet de scandale. C'est ainsi que les anciens peuples perdirent le privilège de penser, & que tout plia sous le joug de la superstition. Monstre horrible ! sa fureur surpasse tout ce que jamais le Ciel en courroux a fait naître pour notre supplice ! Au fond d'un sanctuaire, loin des yeux du profane, est caché son trône, apuyé sur la crainte & sur le préjugé : l'Hypocrisie rufée, avec sa tête panchée, & sa mère l'imposture, couverte d'un masque trompeur, font à ses côtés, il remplit de fumée les voutes éclatantes de ses temples ; il y adore sa propre idole. Mais si par hazard l'imprudente vérité, avec une voix libre, vient ébranler ces lieux sacrés, bientôt le fanatisme

tisme ouvre des yeux enflamés par la colére & par un zèle furieux ; son bras armé de fer , sa bouche écumante de venin , menacent de la mort & de la ruine ; le meurtre , la malice & la trahison , ministres cruels de sa rage , excitent l'église & l'état ; à peine sa vengeance satisfaite se borne-t-elle à la désolation des plus grands empires ; trop heureux , s'il n'éleve ses autels , fumans du sang des rois , sur les débris des trônes renversés. Voilà le Dieu le plus universellement adoré ; toutes ces idoles réverées , qu'on pare sur de riches autels , ne brillent que des rayons empruntés de sa lumière ; c'est par lui qu'elles subsistent , & sans lui elles retombent dans le néant. Quoique par tout les mêmes , elles se présentent sous des formes différentes ; les habitans du Nord & les peuples du Sud leur prêtent leurs couleurs. Ici ce sont des tyrans , qu'il faut appaiser par le sang des humains : là , des dieux benins , un peu d'or suffit pour désarmer leur colére. Paris , dans le tems quelle n'a point d'Argenson

pour arrêter les désordres., ne produit pas autant de fourbes , qu'on compte de divinités. Est-il un animal si odieux , un objet si abominable , qu'un peuple n'ait servi & honoré par des images ? Celui , qui dans un pays est attaché à la potence , dans un autre est élevé sur des autels. La Perse altérée adresse son culte au soleil qui la brûle. Le stupide habitant de Memphis cherche le crocodile dans le fond des marais ; il offre son encens à un dieu qui le dévore ; plus insensé que ses voisins , dont les jardins étoient les temples , & dont le fumier faisoit végéter les dieux.

LE mauvais principe même , cette ancienne source du mal , a , comme le principe opposé , ses temples & ses prêtres. Etranges abus ! le monde séduit plie le genou devant ces monstres & s'avilit jusqu'à sacrifier aux démons. En vain la raison découvre les défauts de la religion ; dans la bouche du prêtre l'erreur devient sagesse ; le cœur se laissant aisément tromper par les fausses impressions des sens , aime des riens ,

qu'il a reçus avec foi, & s'égaré avec plaisir : un sentiment adopté, quand même il n'est fondé que sur notre crédulité, nous devient bientôt si propre, que nous n'hésitons point de le défendre aux dépens de la vie.

Nos Ancêtres, enflammés d'une sainte ardeur, crioient au supplice sur ceux qui osoient estimer ce qu'ils condamnoient : les enfans infectés de la fureur de leurs ayeux, plantèrent la religion par le fer & l'arrosèrent de sang. Le nouveau monde n'a-t-il pas été désolé par l'ancien pour la différence de ses opinions ? Des saints que des peuples entiers adorent aujourd'hui, ont porté un fer meurtrier dans le sein des rois ? Des princes irrités ont souillé leurs lauriers du sang de leurs sujets fideles, qui soutenoient des sentimens différens, & marchaient avec joie au supplice, pour une dispute de mot, où ils n'entendoient rien. Là, où règne la dissension sur les dogmes, les frères s'arment contre les frères ; l'état se détruit, il dévore ses membres. On se permet le parjure & la trahison pour la

gloire de son Dieu. Il n'est point de crime si grand, qu'un prêtre n'ait osé commettre.

L'AUTRE Religion, renfermée dans les bornes du mystère & du silence, ne domine que sur la pensée. Pleins de confiance en leur propre sagesse, les plus prudents de ses disciples la suivent en secret, & les foux publiquement. Le prince, qui trouve le vice utile & la crainte d'un Dieu incommode; l'esprit fort qui s'étudie & qui pense plus que les autres; le voluptueux, qui s'effraye de l'idée trop prochaine d'un souverain Juge, s'unissent tous, quoique par des motifs différens, contre la Divinité. Souvent le prêtre même cache, sous un dehors composé, son mépris secret pour le Dieu que ses lèvres adorent, & se rit du peuple, prosterné devant des images, consacrées par la fraude, & soutenues par la simplicité. Tous ensemble ils regardent Dieu comme une être chimérique, inventé pour le bien de l'état, & qui n'a de puissance que sur les dupes. Ils ne croient ni au but ni à l'origine des êtres, & rapportent tout à

un hazard aveugle. Ils soumettent les esprits même au poids & à la mesure. L'ame devient un horloge, dont les ressorts sont montés pour le même tems que ceux du corps uni avec elle; elle n'entend que par son impression, elle ne pense que par ses mouvemens, & elle périt avec lui. Les vertus, que nous estimons le plus, ne sont pour eux que des noms sans réalité, & des rêveries d'un esprit foible, enfantées par l'orgueil, annoblies par la dissimulation, honorées par le peuple crédule, & méprisées par ceux qui les connoissent. A les croire, ce n'est que la crainte qui excite les nobles sentimens de la vertu, & l'amour propre est l'unique ressort qui fait agir les humains. Un homme, qui souscrit à ces maximes, n'est esclave de personne; il n'accepte que la raison pour juge. Heureux! si la vérité se reconnoissoit à des marques certaines, si les yeux les plus pénétrans n'étoient aveuglés par des préjugés; si dans le combat incertain de la nécessité & du hazard, la raison étoit capable de lever les

doutes. Juge aveugle ! sujet à te tromper aisément & à te laisser tromper ; qui peut s'en rapporter à ta décision ? Que l'on s'égare facilement , quand on est séduit par son penchant ! on croit ce qu'on souhaite ; le cœur ajoute un poids aux raisons les plus foibles ; il corrompt la clarté des sens , & il préfère un mensonge flatteur à la vérité. Un Aristipe voluptueux , avide des plaisirs sensuels , s'excitant tous les jours à de nouveaux desirs , ne connoissant aucun devoir , & ne destinant sa vie qu'à la débauche , ne veut pas que l'idée d'un Dieu terrible trouble le cours de ses plaisirs : plutôt il nie ce qu'il redoute ; il renferme Dieu dans le Ciel : & s'il est un Dieu , ce Dieu n'a aucun pouvoir sur lui. Ce n'est pas que la raison le porte au doute , mais l'existence d'un Dieu souverain lui feroit craindre les peines qu'il mérite.

UN philosophe poussé par un mépris louable de la superstition & par la nécessité de se mieux instruire , ennemi de tout préjugé , au moyen de quelques principes sûrs,

par le secours de sa raison , cherche à tirer de son propre fonds une connoissance certaine. D'abord ses méditations profondes le conduisent , loin des erreurs du vulgaire , vers la source des Etres. Mais à peine élevé au-dessus des idées terrestres , se hazarde-t-il à voguer dans le vaste océan de la Divinité , que bientôt , abandonné de la raison qui devoit être son guide , il s'égare aveuglément ; il se laisse conduire par une fausse lueur , qui lui fait manquer la route ; & le météore trompeur , qui lui prête son foible jour , l'engage dans des écueils où il se brise. Alors le philosophe infortuné , embourbé dans ses doutes , se méconnoît lui-même : tout lui paroît un songe ; il regarde son existence comme douteuse , & ses sens comme trompeurs ; il rejette , ce que personne n'a révoqué en doute , & moins il fait & plus il se croit sage. La lumière éclatante de la Divinité ne peut percer les nuages obscurs d'une sagesse aveuglée ; en vain la nature fait-elle entendre sa voix aux sourds , celui qui doute de

son existence peut - il croire un Créateur ?

ETRES malheureux ! qui n'agissez par aucun principe ; votre savoir n'est qu'erreur , & vos plus grands biens ne sont que vanité. Vous vous égarez dans toutes vos opinions , & vous tombez à chaque pas que vous faites. Nous errons tous , mais par des routes différentes. Semblables à des hommes qui voyent des objets à travers un verre coloré , sous des couleurs étrangères & différentes seulement dans les nuances , l'un se laisse tromper , & l'autre se trompe lui-même ; l'un ajoute foi à la fable , l'autre à sa propre fantaisie ; l'un s'égare par ignorance , & l'autre par trop de lumière ; tel espère un heureux avenir & n'en vit pas mieux ; tel autre augmente son malheur par sa vertu. Le peuple manque de sagesse & les sages de prudence : sur toute la surface de la terre il n'y a que misère & illusion , avec cette seule différence , que la foi des uns est tranquille , & celle des autres furieuse ; que celui-ci ne trouble que son repos , & que celui-là , détruit le bonheur même des autres-

QUEL choix , cher Stahelin , as-tu fait , entre la foi , qui est souvent trompeuse , & le doute , qui nous tourmente sans cesse ?

L'HOMME s'est égaré lui-même dans bien des erreurs. Fils de la terre , il a essayé de voler jusqu'aux cieux. Son orgueil s'est hasardé où sa raison ne pouvoit atteindre ; il a réparé de son fond ce qui lui manquoit dans la structure du monde , & franchissant les bornes prescrites à ses pensées , il a mieux aimé tomber au-delà , que de se maintenir en s'y renfermant.

Vous me demandez à quoi , dans la solitude de l'éternité , Dieu occupoit ses pensées ? pourquoi il créa des mondes dans un tems plutôt que dans un autre ? quel étoit l'état de notre ame , avant qu'elle fût revêtue d'un corps ? comment elle pourra subsister , lorsqu'elle en sera séparée ? comment notre existence est sortie du néant éternel ? de quelle manière nos idées se sont formées ? comment une substance différente peut être l'organe de notre ame ? comment les révo-

lutions immenses d'une durée sans bornes ont arrêté leur cours, & ont été assujetties au tems ? & comment , après un terme fixe , le tems sera englouti par l'océan de l'éternité ? Voilà des mystères , que je ne dois pas comprendre ; aucune créature n'est faite pour les sonder. Puissent mes ennemis se tourmenter par cette vaine curiosité.

IL est un Dieu , cela me suffit ; toute la nature le proclame , & l'univers entier manifeste les traces de ses mains. Cet espace immense , ces régions lumineuses , où mille mondes brillans roulent dans leurs sphères , où mille soleils gardent un repos majestueux , sont remplis de la splendeur divine. Ces astres innombrables , qui d'un pas toujours égal , & rayonnans d'un éclat que le tems n'affoiblit point , marchent dans une confusion réglée par des loix secrettes , sans jamais s'écarter de leurs orbites , c'est la main de Dieu qui trace leurs routes ; sa volonté est leur force ; il partage entr'eux le mouvement , le repos & les diverses qualités , suivant des proportions & des fins qu'il

a prévûes. Il n'y a point sous nos pieds de pierre si abjecte dans laquelle la sagesse de Dieu ne se manifeste. Tu le fais, dans l'animal le plus vil chaque partie a son but ; un art , supérieur à celui des hommes , a formé & mesuré ce tissu invisible de vaisseaux délicats qui conduisent les humeurs dans une circulation continuelle , par différens détours & toujours à leur place. Rien ne se heurte , aucune partie n'embarrasse l'autre , rien n'est superflu , aucune partie ne se repose & aucune ne se précipite. Dans le Spermé même , avant qu'il soit animé , sont déjà creusés les canaux pour l'usage du futur animal. L'homme , né le maître de la terre , est un composé de chef d'œuvres : en lui sont réunies toutes les qualités & toute la magnificence des corps ; chaque membre aide à lui assurer l'empire de la création. Mais parcourez la vaste étendue de ce globe formé par la main de Dieu , où d'une part la jeune rose couvre sa tendre rougeur des perles de la rosée ; & de l'autre , dans les antrailles de la terre , l'or

encore imparfait, s'embellit & croît, pour donner un jour des richesses au monde. Dans les espaces de l'air, dans les abymes de la mer, vous trouverez par tout l'empreinte de Dieu, vous n'y verrez que des merveilles.

VOILA tout ce que nous pouvons connoître par nous-mêmes. Dieu qui brille dans toute la création, s'est manifesté avec plus d'éclat encore dans la grace. La raison semblable à la lune qui éclaire les ombres de la nuit, peut à peine, par sa foible lueur, nous consoler dans l'obscurité; la brillante aurore de la vérité nous découvre la vraie beauté de l'univers, lorsqu'un jour divin perce les ténèbres de notre esprit. Trop impuissante pour entendre la voix de la révélation, notre raison humiliée doit se contenter ici bas d'honorer Dieu par son foible langage.

LA raison s'arrête à l'idée de Dieu; une plus grande connoissance lui seroit superflue. L'ignorance nous rend stupides, trop de recherches ne produisent que des cha-

grins. Que sert-il de voler vers les cieux avec des aîles empruntées, & de s'approcher du soleil pour tomber dans la mer ? le contentement d'esprit vaut mieux que la science ; la sagesse même a ses bornes que les esprits foibles méprisent, & que Newton respecta. C'est de nous, cher ami, que dépend notre sort ; le contentement a toujours été la source du véritable bonheur. Depuis longtems nous avons reconnu le néant des connoissances humaines ; nos cœurs sont affranchis de la vanité, & nos esprits de la bagatelle. Laissons les sages, dans leur folie, vanter leur prétendue félicité, pendant qu'ils nourrissent le désespoir dans le cœur ; la tranquillité de l'ame & la santé du corps sont pour nous ce souverain bien de la vie, que Zénon a cherché sans le trouver. La science nous servira d'amusement ; les fleurs des jardins & la verdure des prés de récréation ; un livre, la fraîcheur d'un bois, le commerce d'un ami intime & souvent nos propres rêveries, nous serviront d'entretien. La fortune n'ex-

risera point nos désirs ; nos jours se ressembleront tous : ignorée du monde notre vie se passera imperceptiblement. Pourvû que notre corps soit exempt de la fureur des maladies , nous aimerons la vie sans craindre la mort. Puissé-je en mourant obtenir du Ciel le bonheur de pouvoir mêler mes cendres avec celles de mon ami !



L A V E R T U ,

ODE SAPHIQUE,

A M. D R O L L I N G E R .

1729.

NON, la vertu n'est point une chimère ; c'est dans le cœur qu'elle germe. Il est un Dieu, qui de sa foudre frappe la cime des monts.

QUE les athées se rient du ciel ; l'erreur naît d'un cœur corrompu : ils croient s'acquiescer de leurs devoirs en les méprisant.

CE n'est ni l'orgueil ni l'amour propre ; non, ce sont des sentimens inspirés par le ciel, qui nous enseignent la vertu, & qui nous apprennent quelle est sa propre récompense.

EST-CE la dissimulation qui nous fait triompher de nous-mêmes, qui étouffe le feu de la colere, qui nous fait condamner

les trop douces flammes d'un amour dangereux ?

EST-CE la stupidité ou la ruse qui porte le sage à soutenir la vertu dans les fers , & à ne point pâlir aux approches de la mort ?

EST-CE la folie qui réunit deux cœurs , qui fait qu'un ami se retrouve dans l'autre , & qu'on se précipite au milieu des ennemis pour sauver celui qu'on aime ?

LA pitié de Titus , qui l'engage à ouvrir des bras bienfaisans au malheureux , à partager ses pleurs , & à saigner des coups qu'on lui porte ; cette pitié vient-elle de l'ambition ?

AU milieu de sa malice effrénée la jeunesse reconnoît encore l'image de Dieu dans la vertu ; & lorsqu'elle hait le bien , elle applaudit en secret au vrai sage.

LE vice , il est vrai , fleurit & prospère : l'avarice conduit aux richesses , l'ambition aux honneurs , l'adulation aux graces , & la vertu à l'infortune.

MAIS le ciel a toujours ses disciples ; la piété subsiste malgré l'obscurité ; l'or & les
les

les perles se trouvent chez des barbares, & les sages parmi la foule insensée.

LA vertu est la source de la vraie tranquillité; la volupté dégoûte, les richesses lassent, les couronnes pèsent, la gloire n'éblouit pas toujours, mais la vertu ne manque jamais.

CHER Damon, si tout ne va pas au gré de mes désirs, je rentrerai dans moi-même, le plaisir & la peine sient également au sage, & la vertu orne l'un & l'autre.

Le sage, il est vrai, ne choisit pas sa destinée, mais il fait servir le malheur même à sa félicité: *Si la masse du Ciel venoit à s'écrouter, il resteroit ferme sous ses ruines. (x)*

(x) *Fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinae. Horat.*

S E C O N D E É P I T R E

A M. S T A H E L I N

*Professeur à Bâle, sur la fausseté des
Vertus humaines,*

1730.

FAUSSES vertus, que j'ai trop long-
tems estimées, brillez aux yeux du peu-
ple, & briguez l'encens de la folie ; malgré
le masque trompeur, qui couvre votre
néant, je veux en Misantrope marcher sur
les pas de Swift, & de Hobbes, & péné-
trer hardiment dans le sanctuaire où sont
placées vos idoles, gardées par la présomp-
tion & la vanité.

MORTELS, vous surchargez le Ciel
de héros ; mais que la vérité nous informe
de leurs actions, leur faux éclat disparaîtra
devant sa lumière pure, & vous ne trouve-
rez que de vils esclaves.

LORSQU'UN peuple idolâtre un hom-

me, on couvre tous ses vices, on le pare de toutes les vertus. La postérité le peint sous l'image d'un Dieu, & ses badinages mêmes sont gravés sur le marbre. En vain sa conduite prouvera contre lui, on embellit ses défauts, & même ses foiblesses font briller sa vertu.

IL s'est trouvé à la vérité des hommes qui ont mis un frein à leurs sens, & qui sembloient rougir de l'humanité. Plus sombre qu'un hibou, le pieux Simeon vieillit sur une colonne, d'où il regarde le monde avec dédain. Plus d'un Caloier (γ), renonçant au privilège de l'humanité, se prive de l'organe le plus utile, & devient muet par dévotion. L'ange d'Assise (ζ) éteint dans la neige la fureur de sa flamme, son zèle ardent détruit l'instrument du péché jusques dans le siège de la volupté. Parlerai-

(γ) Les *Caloiers* sont des prêtres Grecs, qui renoncent souvent par vœu à l'usage de la langue.

(ζ) *François d'Assise.*

je de tant d'autres actions, que *Surius* (a) a célébrées ?

M A I S à quoi sert de se bannir du monde ? En vain , cher *Stahelin* , l'on se tyrannise , si les vices que l'on fuit sont remplacés par de plus grands vices , & si les épines croissent , où l'on a extirpé l'ivraye. Nous nous croyons souvent libres pour avoir changé de maître ; en maudissant l'avarice nous tombons dans la prodigalité. Jamais l'homme ne s'échappe à foi-même ; le poids de son corps le ramène , dès qu'il cherche à s'élever. Semblable à ces astres éclairés à demi , qui , pendant qu'une force active les pousse à s'éloigner du centre , sont retenus dans leur orbite étroite par un penchant éternel , qui arrête leur vol audacieux.

A I L L E Z , mortels , taillez vous - mêmes vos idoles ; que la faveur & le préjugé les forment à votre fantaisie , publiez ce qu'elles ont fait , & ce qu'elles n'ont pas fait ; mettez sur leur compte tout ce qui peut

(a) *Surius* est un des écrivains fabuleux de la vie des Saints.

mériter quelque gloire ; le vice se découvre sous les couleurs mêmes de la vertu ; & les cicatrices montrent encore les playes mal fermées.

Où est-il ? qu'on nous le montre ce héros , cet ornement du genre-humain , que la nature ne connut jamais , & que votre cerveau a produit ! Où sont-ils , ces saints d'une vie sans tache , que Dieu proposa pour modèle aux humains ? les anges de l'église ont bien des foiblesses , que la superstition couvre , mais que la raison ne peut souffrir. Ne vous fiez ni à ces regards concertés , ni à cette feinte humilité. Ces serviteurs du monde cherchent à le subjuguier. Un ministre n'a-t-il pas toujours été l'image vivante de l'entêtement ? Ses discours font des oracles , ses prières des ordres. L'église même n'a-t-elle pas été déchirée pour les intérêts d'un almanach ? Le saint de l'occident excommunie ceux de l'orient ; il fait combattre des martyrs contre des martyrs , & des mitres contre des mitres. Les foudres du sud sont relancées par les fou-

dres du nord (b) : l'église, temple de Dieu, est souvent devenue le théâtre des combats ; où la malice & la violence bannissent Dieu & la raison, où la décision du schisme est signée par le sang du parti le plus foible. Affreuse tyrannie, détestable zèle contre l'hérésie ! ce n'est pas la rage de cerbère qui t'a produit : ce sont des saints qui t'ont engendré : tu dois ton existence à des ministres des autels, qui ne prêchent que la charité en ne respirant que la fureur. Avant même qu'un pape gouvernât en monarque, & qu'un mortel eût osé se défier, leur colère brisoit tout ce qui avoit l'audace de leur résister. Qui est-ce qui couvrit les ruines de Toulouse du sang de ses citoyens, & qui éleva aux prêtres un trône de morts entassés ? Dominique fit tomber la foudre sur le chef des Albigeois, & se servit du bras de Monfort pour écraser les hérétiques.

(b) L'excommunication du pape *Victor*, lancée contre les églises Asiatiques à l'occasion de la fête de Pâques, fut vivement relancée par une lettre sévère d'*Irenée* de Lyon.

MAIS, peut-être tout ceci n'est-il qu'une censure trop piquante. La perfection n'est pas le partage de l'homme ; il suffit que ses défauts soient effacés par de plus grandes vertus ; le soleil, la source de la lumière, a souvent des taches. Mais que sera-ce si le brillant même, si le beau côté de vos héros, n'a qu'un faux éclat ; si les éloges de leurs adorateurs ne consacrent que des foiblesses, & si l'on trouve l'homme là-même, où l'on cherche le héros ? Que leur temple soit appuyé sur l'applaudissement du monde entier, la vérité renverse sans peine cet édifice, fondé sur de vains préjugés.

Le peuple ne connoîtra jamais les frontières qui séparent le bien du mal, ni le véritable caractère de la vertu. A peine le sage voit-il les bornes qui distinguent les deux Empires ; leurs limites se confondent, de même que sur les étoffes changeantes, au moindre mouvement, la lumière & l'ombre s'allient différemment, & produisent d'autres couleurs, l'œil trompé se défie de lui-même, & voit sans cesse une nuance à

la place de l'autre. Il en est ainsi de la plupart de nos jugemens. Où est le sage , qui n'ait jamais haï la vertu , & toujours blâmé le vice ? L'enchaînement des choses , les circonstances , le but & les motifs décident du prix des actions , & nous en découvrent la nature. Une passion peut ternir l'éclat des victoires les plus brillantes. Les tems changent & nos devoirs avec eux ; ce qui est glorieux aujourd'hui , demain nous couvrirait de honte. Les mêmes discours , que l'on admiroit dans la bouche de Caton , sont ridicules dans celle d'un sot. Voilà ce que le peuple ignore , & qu'il n'apprendra jamais ; il s'arrête à l'écorce , & ne pénètre point jusqu'au noyau. Ne connoissant du monde que le mouvement extérieur , il ne voit pas ces ressorts cachés , qui régient tout. Son jugement , fondé sur le préjugé , change à tout instant , il ne voit que par les yeux des autres , & ne parle que par leur bouche. Comme un verre coloré , aux rayons du soleil trompe l'œil & prête sa couleur à tous les objets , de même le préjugé nous fait

envisager les choses, non pas comme elles font, mais comme les peint le préjugé. Imprimant sa nature à toutes nos idées, il confond la bigotterie avec la piété, & la dévotion avec l'hipocrisie. L'opinion du père meurt pas avec lui, il laisse à ses héritiers ses préjugés avec ses biens; on suce avec le lait l'estime, la haine, la faveur; & la folie de l'ayeul fera celle de ses neveux. C'est ainsi que le monde juge & dispense la gloire ou la honte. O ami! voudrois-tu te diriger par ses opinions?

XAVIER, dans sa course merveilleuse, traverse l'orient étonné; il renverse les idoles du Japon, pour y placer les siennes, jusqu'à ce que des bonzes téméraires, pour conserver quelques sacrifices à leur Amida, font périr le saint homme. Il meurt, sa religion fleurit. Par la rebellion elle ébranle l'état qui la nourrissoit avec une généreuse bonté. A la fin le prince se réveille, sa vengeance tardive condamne aux flammes les ennemis de son empire. La plupart renoncent à Dieu pour la vie, pour l'or & pour

le repos. Un seul d'entre mille ferme les yeux , affronte le danger , se présente courageusement aux chaînes , affermit son esprit , & meurt dans les prières. Son nom fleurira , longtems après que les vents auront emporté ses cendres dispersées. L'Europe orne son image sur des autels brillans , & le place au nombre des légions heureuses de Dieu. Mais lorsqu'un Huron , égaré dans les neiges près du lac d'Errié , tombe entre les mains de ses ennemis , que déjà son bucher est allumé , & qu'une femme a prononcé l'arrêt de sa mort : quel air prend le barbare ? comment reçoit-il le suplice ? Il chante au milieu des tourmens , il rit des menaces. Son courage inébranlable ne succombe à aucune douleur ; il badine au milieu des flammes qui le consomment , & il s'en fait une gloire. Lequel des deux meurt le plus dignement ? Le même héroïsme illustre leur mort & ennoblit le sang qu'ils répandent. Mais les blessures du martyr sont payées par des temples & des autels , & le héros nud de Québec expire comme un mi-

Érable ; tant il importe , qu'en allant au supplice on prononce des paroles sacrées , dont on ignore le sens. Que dis-je ? l'Outchipone fait plus que le converti , le motif de leur mort décide de leur mérite. Le martyr reçoit le prix de son crime ; celui qui foule sous ses pieds hâchés les loix du pays , qui trouble le repos de l'état , qui profane la religion , qui maudit le prince & sème la révolte , meurt digne de son supplice ; & dites-moi , est-on héros , parce qu'au gibet on brave la corde qu'on mérite ? mais celui , qui attaché au poteau par les Onon-tagues inhumaines , rend son ame intrépide au milieu des tourmens les plus affreux , meurt par la cruauté de son ennemi , & non pour prix de ses crimes. Ce n'est que dans l'innocence que j'admire la fermeté.

Lorsqu'un pénitent , brisé par de saintes douleurs , punit par les disciplines les plus rudes les péchés qu'il a commis & ceux qu'il veut commettre encore , lorsqu'il ensanglante l'instrument de sa pénitence , & que devant tout un peuple il fait

gloire de ses coups , on crie au miracle ! la postérité répétera , que de plaisirs il s'est refusé , & combien de douleurs il a souffert ! Mais quoi , lorsqu'au levant le bramine délicat affaïsonne d'ordure ses repas ; qu'il jeûne des semaines entières ; que des ruisseaux de sang coulent de ses larges blessures faites par le repentir , & que souvent il paye de sa vie des péchés qu'ailleurs on pardonne pour de l'argent ; lorsque pendant le cours d'une longue année il supporte nud & immobile les rayons du soleil en son midi , & qu'il étend un bras déchiré pour le laisser dessécher ; comment appellons-nous cet homme ? C'est beaucoup plus nous contentons de l'appeller fou.

QUAND en Espagne un vœu éternel lie une belle enfant avec des chaînes de diamant , que l'épouse sacrée a entonné en mourant au monde son chant , semblable à celui du cigne , & que la cellule vantée a englouti sa proie : le peuple s'abandonne à la joie , tous s'écrient : Ce n'est plus une mortelle , c'est l'ange qui commence à se

montrer. Oui, prônez ce digne fait au son des trompettes, couvrez vos temples de riches tapis, un bonheur extraordinaire vous arrive, le monde rajeunit, & le siècle d'or approche. Quand cette vierge seroit insensible dans la fleur de sa jeunesse, quand elle n'entretiendroit dans son cœur que le feu de la dévotion, quand jamais, animée par un désir & trop tardif & trop ardent, elle ne lanceroit un regard dérobbé au monde qu'elle a quitté, quand sa raison calmeroit toujours l'ardeur de ses sens, & que son bras seul toucheroit son sein innocent, quand il arriveroit, ce qui n'est jamais arrivé, que la vertu naîtroit de la contrainte : y auroit-il de quoi faire pousser à un peuple imbécile des cris de joie ? Quel est l'objet de ses louanges ? Est-ce parce que la ruse & l'avarice changent les vûes du Créateur, qu'elles forcent au célibat ce qu'il a créé pour l'amour ? Est-ce parce qu'en étouffant avant sa naissance une illustre lignée, destinée à cette vierge, on a fait périr des héros ? Est-ce parce qu'une enfant séduite se

trouve dans l'ordre qu'on a choisi pour elle, à charge à elle-même & inutile à la société ! O vous, qui êtes mieux instruits par la nature, est-il un ordre du ciel plus évident que celui qui commande d'aimer ? Une loi condamnée par la nature pourroit-elle être juste ? Et des feux allumés par elle ne seroient-ils pas purs ? A quoi servent les attraits aimables d'un beau corps ? Ne sont-ils pas faits pour nous, ne sommes nous pas faits pour eux ? Ces attraits victorieux qui triomphent du sage, ces droits éternels de la beauté d'où tirent-ils leur pouvoir ? La première loi du ciel a consacré une chaste flamme, & la stérilité a été le gage de sa co-lère. Les vertus sont-elles donc contraires aux vertus, & la malédiction de l'ancienne église sera-t-elle une bénédiction dans la nôtre ?

ALLONS, la trompette sonne ! l'ennemi couvre la campagne, la victoire me fuit, s'écrie le héros ! à moi compagnons ! intrépide lorsque l'éclair du métal foudroiant fait trembler une vaste plaine, & qu'elle

renverse des lignes entières : ferme , quand le destin rigoureux combat contre lui : son corps tombe percé de coups , mais le héros ne tombe pas. Les éclats mortels sont pour lui des feux de joie , il voit d'un même œil couler son sang & celui des autres. La mort lui glace le cœur avant que son courage l'abandonne ; il meurt content , pourvû qu'il meure victorieux. O héros ! ta valeur est grande ; la postérité la plus reculée lira tes exploits gravés sur d'éternels porphyres. Mais lorsque dans la forêt un sanglier poursuivi par des chasseurs acharnés choisit enfin la mort , qu'il hérisse son poil épais , qu'il égaise ses armes tranchantes , qu'il passe avec fureur sur le corps des chiens éventrés , que résistant encore à la pique , qui lui perce le cœur , il déchire son ennemi téméraire , & ne tombe qu'après une pleine vengeance : ce courage n'est-il pas héroïque ? Le sanglier ne mérite-t-il pas des statues ? Le chasseur le partagera avec ses chiens.

QUEL est ce sage , ce solitaire pensif , qui baisse ses regards timides vers la terre ?

Un drap usé couvre son corps, un morceau de pain mendié & de l'eau puisée par ses mains font tous ses desirs. La pauvreté fait sa richesse; il n'est pas pour le monde & le monde n'est rien pour lui. Jamais le métal le plus brillant n'a attiré un de ses regards; jamais le malheur n'a fait perdre l'équilibre à son ame égale; la vûe d'un bel objet ne dérida jamais son front; ses actions sont à l'abri des traits envenimés de l'envie. Son esprit tout rempli de Dieu ne peut penser à d'autres objets; il connoît son propre néant, comment feroit-il attention aux autres? Les devoirs rigides de la vertu sont des amusemens pour lui; déjà son ame est au Ciel, son corps seul tient encore à la terre. O saint homme! ta gloire mérite d'être portée jusqu'aux Cieux; mais suis Diogène, & crains sa lanterne! Ah! si le monde connoissoit ton cœur comme il entend tes discours, que tes actions conviendroient peu avec leurs motifs? En vain tu te courbes; cette gloire que tu fais, cette gloire est le seul Dieu pour lequel tu souffres

frés tout. Tu la cherches dans la fuite , comme les Parthes la victoire. Un plus grand vice te fait éviter les moindres ; celui qui veut mériter des autels après la mort , bâtit pour l'avenir , & n'a plus rien sur la terre. La vaine gloire lui prête les couleurs de la vertu , & qu'est - ce que le Ciel même exige , qu'un hypocrite ne puisse remplir ?

Plongé dans le rêve profond de ses méditations abstraites , un esprit sublime s'élève au-dessus des bornes de l'humanité. Voyez ce regard distrait & toujours absent , qui mesure peut-être dans ce moment l'espace de quelque autre monde. Son esprit toujours appliqué consume le printems de son âge ; son ame toute céleste se refuse aux douceurs du sommeil , du repos & de la volupté. Il a découvert comment par une fuite infinie de nombres inconnus on détermine au juste l'étendue d'une courbe. Il a assigné la cause qui retient les astres dans leurs orbites. Il enseigne comment des couleurs différentes se séparent du faisceau d'un seul rayon ; quelle force inaltérable pousse

les tourbillons des mondes ; quel pressément enfile le vaste océan à des heures réglées. Tout lui est connu. Source abondante de vérités ignorées , il remplit le monde de sa lumière. Mais hélas ! sa vie s'éteint , consumée trop-tôt par le travail & par la force de son génie. Il meurt rassasié de son sçavoir ; & les astronomes futurs liront son nom dans les astres. Parois , esprit sublime , si dans le profond néant tu conserves encore l'idée du monde & le désir de la lumière : viens , que mon oreille attentive apprenne les dernières preuves de ton sçavoir , que tant de peuples ont honoré. Comment distingues-tu la vérité du songe ? L'espace vuide comment diffère-t-il de l'étendue remplie de corps ? Qu'est-ce qui donne à la matière inanimée ces formes toujours variées , mais toujours soutenues ? Quelle est cette attraction , qui presse le corps vers le centre commun ? Explique - moi la force élastique , la sympathie du fer & de l'aimant , la propagation rapide de la lumière , la communication du mouvement , la liaison éternelle des par-

ties des corps, & le principe de leur nouveau développement. Viens, esprit sublime, ap-
prends ces choses aux foibles mortels, parmi
lesquels personne ne te ressemble, & qui te
regrettent tous. Tu cherches en vain sur un
plan de figures artificielles, où te conduit la
lumière du calcul, les traces obscures de la
vérité; un esprit créé ne pénétrera jamais
l'intérieur de la nature; trop heureux, si
elle lui découvre la surface. Tu n'as appris
que par un travail pénible & des veilles con-
tinuelles, combien il nous manque, &
combien nos connoissances sont bornées.

LE monde qui sert César, n'est plus di-
gne de moi; s'écrie Caton, le génie de
Rome; il dit & il s'enfonce le poignard.
Jamais ni l'autorité des grands, ni l'éclat
du précieux métal, ni le fer des assassins
mercénaires, n'ont pû détourner son esprit
inébranlable de son attachement au bien
public & au bon parti. Rome vivoit par
lui, il étoit le soutien de la patrie. Son
ame étoit sans passion, son cœur sans crain-
te, sa vie sans crime & sa renommée sans

rache. En lui on vit renaître la vertu des anciens héros, cette vertu qui fait tout pour le public & qui ne fait rien pour elle même. Il n'hésitoit jamais entre le parti de la justice & celui de la fortune. Les dieux protégèrent le vainqueur, & Caton défendit les vaincus. Mais peut-être le masque de la vertu tombe-t-il ici même. La magnanimité de Caton n'étoit qu'un fier entêtement, qui ne plie jamais sous un joug étranger, qui brave le destin suprême, & se brise plutôt que de fléchir; c'étoit un orgueil qui blâmoit tout, qu'aucun sentiment doux ne pouvoit calmer, qui, se suffisant à lui-même, n'étoit touché de rien.

Q U O I donc, entièrement bannie du cœur des hommes la vertu timide s'est-elle envolée vers les astres! L'œil du Ciel ne veille-t-il pas sur la race mortelle! De tant de milliers n'y en a-t-il point qui soient à l'épreuve? Non, le Ciel ne peut pas haïr ce qu'il a créé, il n'abandonnera point à son courroux l'ouvrage de sa bonté. L'objet des désirs de tant de sages, le but de tant de

peines, la vertu, oui la vertu habite aude-
 dans de nous, & personne ne la connoît.
 Cette aimable fille du Ciel, cette vertu in-
 variable, fleurit dans le doux éclat d'une
 agréable jeunesse. Aucun regard farouche
 n'offusque la clarté pure de ses yeux; celui
 qui hait la vertu ne l'a point connue. Laissez
 un Aristipe le calomnier en accusant sa sévé-
 rité. Comme la nature n'exige point ce que
 défend la vertu, de même la vertu n'inter-
 dit point ce que la nature exige. Elle ne de-
 mande point que nous scellions de notre
 sang l'opinion que nous avons choisie; que
 nous donnions la vie pour une fumée de
 vaine gloire; que l'on étouffe les chastes
 feux d'une douce flame; ni qu'on s'enseve-
 lisse sous les débris de sa patrie désolée.
 Elle ne veut point que pour une réputation
 chimérique, on se déchire le corps, ni qu'on
 se prive des riches trésors de la création. Elle
 ne prétend point des hommes la toute scien-
 ce, elle ne demande que notre félicité. Ce
 n'est point une loi arbitraire que des Phi-
 losophes nous aient enseignée, c'est la voix

du Ciel, qui s'adresse à nos cœurs; son sentiment intérieur juge nos actions, elle nous avertit, elle approuve, elle exhorte, elle défend, elle est le guide de l'ame. Quiconque lui obéit ne fera jamais un mauvais choix, le bonheur lui manquera aussi peu, qu'il manquera à la vertu. Jamais le torrent impétueux des sens ne troublera son équilibre; & les remords funestes des crimes ne rongeront jamais son cœur. Il n'achetera pas un bien imaginaire par une misère réelle, il ne se précipitera point pour une volupté passagère dans un malheur durable. Il regarde l'or, la gloire & les plaisirs, comme des fruits, dont l'usage modéré nous réjouit, & dont l'excès nous peut nuire. La dernière crainte des hommes ne le fera jamais pâlir; il eût continué de vivre avec plaisir, & il meurt sans répugnance.

ETRE immuable! source intarissable de bienfaits! c'est de toi que nous vient ce penchant intérieur, comme tous les autres biens. Le cœur se laisse entraîner, sans le sçavoir, par l'impression de ton amour, il se croit li-

bre lorsqu'il ne suit que ton impulsion. Stérile de soi-même, il porte sur ton autel des fruits que tu as plantés dans notre cœur. Ce qui coule de ta source est pur, & se soutiendra devant toi, pendant que la fausse vertu disparaîtra comme l'alliage de l'or impur disparaît au creuset. C'est ainsi que les peines seront le prix de bien des actions, que le monde, sur une apparence trompeuse, honore aujourd'hui de son culte.



D O R I S.

1730.

LA lumière du jour s'est obscurcie ; le pourpre , qui brilloit au couchant , commence à pâlir ; la lune montre ses cornes argentées ; la nuit rafraichissante verse ses pavots , & abreuve par la rosée la terre alterée.

V I E N S Doris , viens sous ces hêtres ; rendons-nous dans ces lieux tranquilles , où nous n'aurons d'autres témoins que nous-mêmes , & les zéphirs amoureux , qui se jouant dans les feuilles légères , t'invitent par leurs caresses.

L A sombre verdure de ces arbres épais jette l'ame dans d'agréables rêveries : contente alors & recueillie elle rassemble avec plaisir ses pensées distraites.

D I S - moi , Doris , ne sens tu pas dans ton cœur les mouvemens délicats d'une tendre douleur , plus douce que le plaisir

même ? Tes regards ne s'attendrissent-ils pas ? Ton sang ne vient-il pas avec plus de vivacité enfler ton sein délicat ?

J E fais que ton cœur se consulte : tu te demandes , Que m'arrive-t-il ? que sens-je ? Mon enfant , tu ne le connoîtras pas , mais je te le dirai sans peine ; je sens bien plus pour toi.

T U rêves , ta vertu s'allarme : l'aimable rougeur d'une chaste jeunesse couvre ton visage confus ; des mouvemens opposés émeuvent ton sang ; un honneur sévère te fait rejeter l'amour innocent que ton cœur ne rejette pas.

A D O U C I S tes regards , belle enfant , soumets-toi à ta destinée , l'amour seul lui manquoit encore. Pourquoi refuser ton bonheur ! Tu n'en échapperas pas : qui doute , a choisi.

C E T T E gaieté de ton esprit , inspirée par la première fleur du bel âge n'assortit point une indolente indifférence ; la source du feu qui brille dans tes yeux , est dans ton cœur ; tu ne resteras pas toujours insen-

sible au milieu des plaisirs; on aime aisément quand on est aimé de tout le monde.

Q U O I, l'amour pourroit-il t'effrayer ? La honte n'est que pour le vice ; l'amour n'a rien de commun avec lui. Regarde tes compagnes, tu sens ce qu'elles ont toutes senti, ta flamme est celle de la nature.

A H ! si tu te laissois toucher par une ombre de cette volupté que goûtent deux cœurs qui se sont dévoués l'un à l'autre, tu redemanderois au destin ces longues heures, que ton cœur insensible a passées dans l'oisiveté.

L O R S Q U' U N E belle s'est rendue à celui qui ne vit que pour elle, & que ses refus ne sont plus que des badinages ; lorsqu'après les preuves de la fidélité du berger la raison s'accorde avec le cœur, & que la vertu elle-même la couronne de myrte :

Q U A N D de tendres résistances, de douces violences, des vols amoureux & des combats agaçans, enyvrent leur cœur de volupté ; quand les regards distraits de la

belle & ses yeux couverts de larmes demandent secrètement ce qu'elle refuse.

Quand . . . mais je me tais, Doris, ce n'est qu'un songe du plaisir que je t'ai dépeint. Délicieuses inquiétudes, doux ravissemens, quoi, j'entreprends de vous décrire ! A peine le cœur peut-il suffire pour les sentir.

Tu soupîres, Doris, tu t'attendris ? trop heureux, si mes paroles pouvoient t'inspirer du goût pour l'amour ! Que l'amour est charmant ! si son image excite de si tendres mouvemens, que ne sera point l'original ?

Jouis de la vie ; ne sois pas si belle inutilement pour toi ; ne sois pas si belle pour notre tourment ; ne te récrie pas sur la crainte & sur les chagrins de l'amour ; le fade assoupissement de l'indifférence est mille fois plus désagréable.

Qu'as-tu d'ailleurs à craindre ? laisse à d'autres garder avec précaution un cœur qui seroit bientôt abandonné. Tu resteras toujours la maîtresse des ames : si ta beauté captive les esprits, ta vertu les retiendra dans les chaînes.

CHOISIS parmi notre jeunesse ; ton règne est celui de la vertu ; mais choisis moi si j'ose te conseiller. Pourquoi te célerois-je mon cœur ? Ton choix peut tomber sur de plus nobles amans , mais sur personne qui m'égale en amour.

T E L prônera ses ayeux ; tel autre brillera d'un lustre acheté ; tel enfin peindra délicatement sa flame ; chacun vantera quelque chose ; pour moi , je n'ai à t'offrir que ce cœur que le ciel m'a donné.

N E te fie pas aux amans ; souvent ils ont beaucoup de feu dans leurs paroles , & peu de sentiment dans le cœur. L'un aime l'éclat qui t'environne ; l'autre t'aime parce que tout le monde t'aime ; un autre ne cherche en toi que son plaisir.

P O U R moi j'aime , comme on aimoit avant que la bouche scût feindre des soupirs imposteurs , avant que les sermens de fidélité devinssent un art. Mes yeux ne sont tournés que sur toi ; de tout ce qu'on estime en toi je ne demande que ta faveur.

Je ne brûle pas uniquement dans mes

vers; je ne cherche pas à t'élever au rang des déesses; il te sied trop bien d'être une mortelle. Un autre se plaindra avec plus d'art; ma bouche en dit moins, mais mon cœur sent davantage.

Si un cœur plein d'amour que personne ne partage avec toi, si une fidélité éprouvée dans les chagrins, si un respect véritable peut te toucher, si tu donnes cœur pour cœur; sûr de ton amour, je suis le plus heureux des mortels.

RENS justice à ma flame; tes beaux yeux qui l'ont fait naître la connoissent par une longue épreuve. Si je t'ai toujours paru fidèle, agréé mes services, un seul mot suffira pour les payer.

POURQUOI ces regards timides, épars & languissans? Nous sommes sans témoins, belle enfant ne puis-je t'attendrir? Oui, ta bouche ne donne aucuns signe: mais tu consens par tes soupirs.

S A T Y R E.

1731.

JE n'ai que trop blâmé le monde , à quoi sert à la vérité de se montrer ? A-t-elle jamais trouvé des partisans ? Voyez un Juvenal , le fleau de l'antiquité , quel bien ses satyres ont - elles fait à la société ou à lui-même ? Le fiel de sa plume mortelle le fit reléguer en Libye , pays plus éloigné , plus triste & plus stérile que Tomos. Rome lut ses écrits , & Rome continua ses excès. Tout le monde fait aujourd'hui ce que Rome fit alors. Depuis que Boileau a banni le faux esprit du Parnasse , la raison & la rime se sont-elles unies en France ? Nadal ne vit-il plus ? Pélegrin ne rime - t - il pas encore ? Tout Paris en foule ne court-il pas à la farce de Scapin ? Moi , qui ne suis point né sous une étoile poétique , à quel titre vais-je réformer les actions des humains ? Le faux Damis , en lisant mes vers suspendra-t-il ses

médifances secrètes ? Sa haine en deviendra plus vive, & son cœur ne se corrigera pas. L'image de *Thessale* (a) fût-elle gravée sur le titre, prévenu de son mérite, il se récriera toujours contre les remèdes que d'autre ont proposés.

JR ne ferai donc que louer, s'il m'est possible. Tu ris, ma Muse; mais il faudra bien t'y résoudre. Si je ne corrige pas le monde, je l'amuserai; on paye la vérité de haine & le mensonge de faveur. De même qu'une beauté surannée, longtems accoutumée à se plaire à elle-même, accuse le miroir trop fidèle, & tâche de le charger de la faute de l'âge; de même un chacun se récriera sur la plaisanterie grossière de son critique odieux, plutôt que de laisser rougir son orgueil, & de se corriger des défauts qui lui sont reprochés. Le sage Despreaux n'a blâmé que des poètes, & s'il n'eût célébré le passage du Rhin, peut-être, morfondu de froid & de misère, il eût enfoncé avec S. Amand des plaintes lugubres.

(a) *Thessale* célèbre médecin sous Néron.

Mais où trouver un héros digne de mes chants ? Je parcours tous les noms depuis le sceptre jusqu'à la houlette, je ne trouve que trop de matière pour des satyres & trop peu de sujet pour des louanges. Faites, comme Auguste, le dénombrement de tous les âges, vous ne trouverez point de fin au vice, & aucun commencement de vertu.

O Helvétie ! Patrie de tant de héros ! Est-ce bien de tes anciens habitans que nous descendons ? N'étoit-ce pas ici où brilla le glaive de *Biderbe* (a), qui teignit de son sang le drapeau sauvé des mains de l'ennemi ? Où coule aujourd'hui le sang des *Muhleren* (b) & des *Bubenberg*, de ces

(a) *Walo de Gruières* ; on lui donna le surnom de *Biderbe* ou d'*homme d'honneur*, parce qu'il avoit sauvé le drapeau de la République dans une bataille donnée près de Berne contre Frédéric duc d'Autriche, fils de l'Empereur Rodolphe, en 1280. Ses descendans ont toujours porté ce nom en mémoire de cette action.

(b) *Bubenberg* ; Famille d'une ancienne noblesse à Berne, aujourd'hui éteinte. Ils furent les fon-

ames

ames de l'état, de ces hommes fermes, qui ont vécu pour la patrie, & sont morts pour elle; qui ont méprisé également l'or & l'ennemi, & nous ont acquis une gloire, qu'après de longues années des neveux dégénérés ont de la peine à effacer? Alors les troupeaux faisoient les richesses, & souvent le même bras battoit le grain ou portoit le bâton de commandement. Alors des femmes, avec une grandeur d'âme aujourd'hui inconnue, racheterent, par le sacrifice de leurs bijoux, (a) cet état, dont les trésors servent à présent de banque ouverte, & d'encouragement au luxe. Où est cet amour de la gloire, qui rendit Rome la capitale du monde, & l'éleva du néant à la grandeur? Où est cette ambition, qui se fait un devoir & un plaisir des périls & des peines, qui dateurs de cette République, sous la conduite de Berctold V. de Zaringue. *Muhlèren*, un Officier de cette famille, qui étoit aussi d'une ancienne noblesse, fit paroître son courage dans la défense de Morat contre Charles le Hardi, en 1476.

(a) C'est un trait de l'histoire de Berne.

veille pour le bonheur de la postérité, qui excite à mourir pour les besoins de l'état, & cherche à rendre l'univers son débiteur ? Qu'êtes-vous devenus, cœurs généreux & désintéressés, qui ne desirant rien pour vous, ne connoissant d'autres richesses que celles de la patrie, vous vous borniez vous-mêmes pour mettre au large vos concitoyens ? Hélas ! leurs vertus sont ensevelies avec eux ; & nous ne leur ressemblons que par quelques traits du visage.

Ce n'est pas que le Ciel nous ait si fort abandonnés, qu'on ne trouve encore des restes précieux de l'âge d'or ; des magistrats, dont Rome n'eût pas róngé ; & qui font élever leur zèle pour le bien public.

SEIGNEUR (a) porte lui-même le fais d'une dignité bien méritée ; & soutient le poids de l'état. Il a commencé par apprendre l'art de gouverner ; bien différent en cela des grands qui ne s'instruisent que par leurs charges. Sous la poussière tranquille

(a) C'est le même Seigneur, à qui ces poésies sont dédiées.

des parchemins à demi-rongés il cherche l'histoire de la République, ses révolutions, le flux & le reflux des divers époques. Son esprit toujours frais, quoique toujours appliqué, passe dans les veilles & au service de la patrie, le tems que la jeunesse indolente perd dans les bras du sommeil : il fait circuler les trésors de l'état pour le bien des citoyens, comme le cœur fait passer la force & la vie dans les membres. Personne ne sort affligé de sa présence, il aime la vertu & il est aimé des vertueux.

CATON (a) vit encore, il oppose son exemple aux mœurs corrompues, & ses propres actions au vice. Il est vrai que ni Caton, ni les loix, n'ont pu arrêter le torrent du luxe & du libertinage ; mais, tel qu'une digue inébranlable, qui repousse la fureur des vagues enflées pour la rompre, sans céder au courant lors-même que les flots impétueux se répandent sur ses bords,

(a) Il vivoit encore alors. Ce caractère est fort marqué pour ceux qui ont connu la personne qu'il dépeint.

Caron n'a rien souffert pendant que des mœurs étrangères ont inondé de vice toute l'Helvétie. La simplicité des anciens tems , où la politesse ne différoit point de la sincérité , où la vertu étoit honorée dans l'indigence même , cette simplicité regne dans son cœur austère , également à l'épreuve de la ruse , des menaces & de l'intérêt. Egalement capable de rigueur pour venger les loix , & de compassion lorsqu'elle est permise ; bon envers les malheureux , sévère contre la malice insolente , toujours attaché au bien de la patrie , & autant ennemi du vice que haï du vicieux. Puisses-tu vivre , grand homme ! puisses-tu ne jamais perdre tes forces , & veiller pour nos enfans comme tu as veillé pour nos pères !

S'IL est encore d'autres patriotes , ils sont bientôt comptés , & quand la mort aura tranché ces vies précieuses , sur quel fondement l'état fera-t-il appuyé ? Quel soutien trouvera-t-on à la patrie ? Où trouvera-t-on des génies éclairés unis à des cœurs vertueux , qui , marchant sur les traces de ces

grands hommes , les remplacent par les vertus & non pas seulement par le nombre ?

CE ne sera pas Appius , qui dans son extérieur pompeux , dans ses discours & dans ses regards , n'étale que sa grandeur & sa puissance. La porte de ce seigneur n'est pas ouverte à tous les citoyens ; il n'accorde pas ses regards à tout le monde. Son autorité fléchit le droit , ses ordres sont des loix : maître de ses citoyens il ne l'est pas de soi-même. Mais ôtez-lui sa pompe , le héros s'évanouit , sa supériorité disparoît : dans l'intérieur ce n'est qu'un esprit commun , soutenu par l'orgueil ; un palais superbe , dont les appartemens sont déserts.

CE ne sera pas Salvius , le favori de nos femmes. Voulez-vous faire quelque emplette ? consultez son goût délicat. Qui mieux que lui connoît le cours d'une mode regnante ou le prix d'un ruban ? Quelqu'autre porte-t-il des habits plus bigarrés ou d'une coupe plus nouvelle ? Qui est-ce qui nomme Paris plus souvent , & donne les cartes avec plus de graces ? Qui mieux que lui pla-

ce les pieds , chante & saute plus légèrement ? O appui de ta patrie ! où trouver un enfant qui ait à rougir un jour de tant d'adresse ?

SERA-ce Démocrate , cet héritier de l'état , qui n'a d'autre patrie que sa famille , qui connoît toutes les généalogies , qui suppute toutes les élections & compte tous les suffrages , sans se tromper d'une balote ? Il s'engage aujourd'hui à l'un , demain à l'autre , & ne met que le rideau entre la promesse & l'effet. Il règle la justice sur l'amitié , fait un commerce des emplois , & ne dédaigne aucun moyen quand il s'agit de charger l'état de sa famille. Il parcourt toutes les maisons , menace , flatte , supplie , promet , & traite de parent un chacun.

CE ne sera point non plus Rustique , à qui rien ne déplaît davantage dans les mœurs du siècle que la sobriété. Cet homme du vieux ton , à qui tout esprit nouveau déplaît , qui parle & qui boit comme ses ancêtres. C'est dans la cave qu'il faut éprouver sa capacité. Là il vous nommera à la seule

vue, le coteau & l'âge du vin. Mais de tout notre les sciences, la patrie, les devoirs, l'église & le commerce, il ne s'embarasse point de ces rêveries. Le monde pourra se changer, sa tête ne changera point. Quel intérêt auroit-il au droit? c'est une marchandise étrangère: il appelle juste, ce qui lui plaît; solide, ce qu'il comprend; mécontentement, le devoir d'un citoyen; étranger, tout homme qu'il hait.

SEROIT-CE Sicin, ce frondeur de l'état, qui croit avoir seul la sagesse en partage & le bon sens en dépôt, qui ne trouve raisonnable que ce qui part de lui, & désapprouve ses propres sentimens dans la bouche d'autrui? A son avis, tantôt on est trop sévère à punir & tantôt on laisse le cours libre au vice. Il compare aujourd'hui notre état à Zoug (a), & demain à Venise. Qui peut se promettre son approbation dans le gouvernement? Tout est mal à son gré; les récompenses déplacées, les refus injustes. C'est ainsi que le peuple des roseaux fait enten-

(a) Petit Canton Suisse démocratique.

dre son croassement par le beau tems comme dans l'orage.

C E ne sera point Héliodore, qui ébloui par l'éclat de la France, rougit de n'en être pas l'esclave : il méconnoît sa patrie, fait parade du portrait du roi, traite de chimère cette liberté que nos ayeux ont scellée du sang de Charles (*b*), méprise les bornes étroites de l'état, laisse les loix au peuple, & paroît honteux du titre de sénateur. Fuis, esclave ! Une République ne veut que des ames libres, une ame servile est indigne d'y commander.

Q U I fera-ce donc ? Herephile ? ce chrétien de tous les cultes, qui est membre de routes les sectes sans être attaché à aucune ? cet avocat des vices, ce protecteur des faux dévots, qui entreprend de défendre ce qui sert à la ruine de l'état, appelle la malice simplicité, l'hypocrisie dévotion, & arrache le glaive à la justice irritée ? Il noircit le culte & la religion par des discours équi-

(*b*) *Charles le Téméraire* dernier duc de Bourgogne.

voques, & ne raille jamais avec plus de plaisir que sur ses ministres. Souvent il cache d'autres vues sous un zèle apparent ; & ses desseins portent loin quand ils ont Dieu pour prétexte. Il ne perd pas de vue les richesses qu'il semble dédaigner : si son ame est dans le Ciel , ses mains sont sur la terre.

Q u i encore ? Zelote ? cet ange de l'église , prêt à me tirer au ciel la corde au col ? Le misantrope Timon , qui n'a jamais rien approuvé & qui ne sourit que lorsqu'on condamne un criminel au supplice ? Un singe des françois , qui prend du tabac pendant l'élection ; badine en prêtant des sermens , & siffle dans le sénat ? Un yvrogne , qui , mal affermi sur ses pieds , voit tourner l'hôtel de ville , qui passe de la table au sénat , & du sénat à la table ? Un politique mystérieux , qui hait & qui embrasse tout le monde. Un riche ignorant , ennemi de toutes les sciences , qui croit le soleil quarré & les astres des lanternes ? Ou tant d'autres , qui servent de satellites aux grands , de zéros à l'état , & de consonnes au sénat ?

UN peuple ne sera jamais heureux sous de pareils magistrats. Il faut du cerveau dans des têtes qui veulent présider. Qu'on les renvoie pour dix ans (a) décider dans l'état extérieur (b), des choses proportionnées à leur capacité.

UN homme veut-il se dévouer au service de l'état, & par les degrés de la vertu s'élever au rang d'un Dieu sur la terre, il doit préférer le bien du peuple à sa propre fortune, & se faire l'instrument du destin pour le salut de la patrie. Il doit trouver dans la vertu le prix de ses travaux, & remplir

(a) Les promotions pour compléter le grand conseil de la République se font ordinairement de dix en dix ans.

(b) L'état extérieur à Berne est la République de la jeunesse, qui la forme avant d'entrer dans les charges de l'état; c'est comme l'école de la République, où l'on s'instruit dans les formalités du gouvernement, & surtout dans la liberté nécessaire pour parler en public. On y observe le même rang, les mêmes titres & le même cérémonial, que dans le sénat; & cet ordre, dont l'institution est de près de deux siècles, a reçu du souverain la confirmation de ses loix & de certains privilèges.

son devoir comme il le connoît. Avant d'aspirer à un rang élevé, apprenez donc à connoître la constitution intérieure de l'état qui vous nourrit. Observez comment l'autorité & la puissance, partagées avec proportion dans tous les degrés de l'état, entretiennent l'ordre & la tranquillité ; quelles sont les forces de la République & ses revenus ; comment la paix & l'amitié se fondent sur les premières alliances, héritage d'un siècle meilleur que le nôtre ; comment l'état est devenu florissant, & par quels moyens sa puissance & ses richesses s'accroissent. Cherchez à vous instruire des premières sources des guerres, de la route qui conduit à la victoire, des foibles de l'état, de ses maladies intérieures, qui, à la faveur de la sécurité publique, ruinent peu à peu sa première vigueur. Informez-vous des coutumes & des loix, & voyez comment la sévérité & la fermeté de la justice arrêtent le torrent impétueux des vices déchaînés. Apprenez quelles sont les bornes de l'autorité civile sur l'église, &

comment l'unité de la foi peut être entretenue sans l'esprit de persécution. Examinez ce que l'art & le terroir produisent, ce qui est profitable à l'état, & par quelles voyes l'or de nos voisins se repand dans nos villages. Ne perdez pas de vue les troubles qui agitent l'Europe, & l'équilibre perpétuel des puissances alliées. Recherchez les raisons qui font fleurir le commerce; & qui ont obligé l'univers entier à payer le tribut de ses richesses à la troupe industrieuse de quelques gueux ramassés. Examinez ce qui rend la France formidable, ce qui l'affoiblit; & comment l'art & les sciences ont aiguisé ses armes. Rome & Sparte même peuvent vous instruire, leur exemple est propre à inspirer la vertu. Mais apprenez surtout, qu'il n'est point de bonheur sans une conscience tranquille, & que nous sommes le seul obstacle à notre félicité; que des richesses acquises par des voyes honnêtes peuvent orner le sage; que la vertu donne plus de gloire que les titres; que la modestie & la sagesse ne sont pas de

vains noms , & que l'on trouve des Antonins même sur le trône. Qu'aucun attrait ne soit assez fort pour vous détourner de votre devoir , aucun intérêt assez puissant pour vous séparer de la patrie. Cherchez votre gloire plutôt dans le bien public que dans les applaudissemens du peuple ; soyez ami de tous les citoyens , ne soyez esclave de personne. Aimez la justice & l'équité , & pesez dans la même balance le droit menaçant des grands , & les plaintes du pauvre abandonné. Dans les élections considérez plutôt la dignité du sujet , que sa reconnaissance. Ne cherchez dans le travail que le plaisir , & pour tout profit , contentez-vous d'avoir servi. Voilà les devoirs qu'il faut apprendre & remplir. L'événement est caché à nos yeux ; mais le Ciel aura pour vous des soins que vous ne pouvez vous donner à vous-même. Si un jour il vous élève aux premières charges , s'il vous confie le salut des citoyens , méritez alors par votre conduite les éloges de nos derniers neveux ; faites que votre

mort afflige l'état, que votre peuple vous regrette, comme les orphelins pleurent leur père. Quelque étroites que soient les bornes de votre pays, vous ferez, selon moi, le premier des héros ; un instrument de la bonté de Dieu, & plus grand que tous les conquérans.



ÉPITRE

A M. GESNER. (a)

1733.

LA nature se réveille : dépouillée depuis long-tems de ses ornemens elle se couvre de l'aimable parure du printems ; pourquoi, cher ami, notre esprit ne peut-il se dégager du triste hiver de la mélancolie ? N'y aura-t-il donc plus de printems pour nous.

Tu vois fleurir les prairies abreuyées ; les bois poussent une verdure plus belle que celle que l'automne leur a fait perdre ; les rochers les plus arides sont émaillés de fleurs ; tous les buissons retentissent de chants : nous seuls, nous n'avons point d'organe pour voir & pour entendre.

ABANDONNE ton chagrin : c'est se faire un sépulcre du monde que de se refuser

(a) Professeur en Mathématique & Physique à Zurich.

aux plaisirs qu'il nous offre ; si le dégoût ne regnoit dans nos cœurs , bientôt nous verrions de chaque colline couler pour nous une riche source de volupté.

Q U E l'esprit borné du vulgaire , occupé de ses peines frivoles , méprise des biens trop nobles pour lui : mais comment un esprit libre , dégagé des liens du préjugé , peut-il languir dans ce paradis ?

N O U S sommes , il est vrai , pétris tous du même limon ; le sage n'a point de privilège , chacun porte son joug ; le destin nous connoît trop bien , il sçait les places qu'il faut frapper , & nous ne pouvons éviter de sentir les coups qu'il nous porte.

C E ridicule Stoïcien , qui dans l'école nombreuse de Zénon abjura l'humanité & les larmes , s'écrioit au milieu de ses souffrances : *La douleur n'est point un mal ; & grinçoit les dents (a) en secret.*

(a) *Possidonus* , qui lorsque *Pompée* l'alla trouver dans une maladie violente , s'écria : que malgré la fureur de ses tourmens , il n'avoueroit jamais que la douleur fût un mal. V. *Suetone* dans la vie de *Tibère*.

M A I S

Mais si la sagesse ne nous affranchit pas entièrement du sort commun aux mortels, si Antonin même succombe, en fou-t-on moins le pilote, parce qu'un furieux ouragan triomphe quelquefois de son art?

NOTRE propre folie nous fait souvent accuser les astres, qui nous veulent plus de bien que nous-mêmes. Chacun est mécontent de son propre sort, & le préjugé nous grossit des faux biens, pour nous fournir un sujet de larmes.

Le cœur ne peut être oisif, il se laisse conduire par une lueur incertaine vers son bonheur: quand il ne trouve pas de vrais biens, il s'amuse de baguettes comme un enfant.

Le feu de nos passions nous éclaire comme la sombre lueur d'un flambeau, qui confond le cristal avec le diamant: mais la sagesse, semblable aux rayons du soleil, traive les moindres taches dans les objets, & en découvre les beautés les plus secrètes.

LA sagesse ouvre notre esprit, & pénétrant l'intérieur des choses, elle nous ap-

prend à régler notre choix sur des connoissances certaines. Elle nous fait trouver au dedans de nous-mêmes la tranquillité & le plaisir, & tirer de notre fond des trésors inépuisables, dont on ne se lasse jamais.

Un être placé au haut de l'échelle verroit la grandeur des hommes s'abaissier, des châteaux superbes lui paroïtroient des cabanes, & des armées nombreuses comme des légions de fourmis, qui combattent pour un brin de paille avec une animosité risible.

Tel est le sage, qui regarde les hommes avec une tranquillité inaltérable, & rit de leurs mouvemens et prestes, quand il les voit en foule se disputer une place, & se traverser pour des bagatelles qui ne peuvent les rendre heureux.

C'est pour nous fuir nous-mêmes que nous cherchons le tumulte: le bruit du monde ne sert qu'à nous éloigner de nos propres réflexions. Pourquoi ce Grec (a) pénétra-t-il

(a) Alexandre le grand, que l'inquiétude porta jusqu'à l'extrémité de l'Asie, pour étouffer dans le

jusqu'aux bords de l'Inde ? Il craignoit de se connoître , & de se haïr dès qu'il se seroit connu.

CELUI qui est touché par l'amour de la vérité, entre dans des mondes supérieurs, & se nourrit de l'aliment des Anges. Les attraits de la vérité croissent à mesure qu'on en approche ; le désir augmente dans la possession, & l'on jouit déjà dans la recherche,

TOI, qui avec un regard pénétrant & un génie sûr, embrasses la sphère de plusieurs sciences, tu trouves dans ton ame une source intarissable de plaisirs, que les richesses ne sauroient ni procurer, ni payer.

TANTÔT, sur les traces de Newton, tu entres dans les secrets de la nature, où te conduit la lumière du calcul. O géométrie, frein de l'imagination ! nous n'errons jamais sous tes auspices : en t'abandonnant nous nous égarons toujours.

TANTÔT, ouvrant cette admirable machine, ce chef-d'œuvre de la nature, mû tumulte des armes, & sous les acclamations flatteuses des triomphes, la voix de la conscience, & les réflexions désagréables.

par ses propres ressorts , tu vois le mouvement intérieur du cœur , tu vois quand il se précipite , quand il se retarde , & comment il s'use à la fin.

TANTÔT tu voles où la Parque menace : semblable aux frères d'Hélène dans le fort de la tempête , tu te montres au milieu du danger le plus pressant : ton regard rassure le malade affoibli , son sang se calme , & l'espoir revient avec toi.

TANTÔT Flore t'appelle dans ces prairies , où mille fleurs , couvertes de rosée , t'invitent & attendent tes regards : sur les cimes glacées des Alpes tu trouves , sous la neige même , un jardin émaillé.

P O U R moi , à qui la fortune refusa des ailes pour m'élever , je me placerai au bas du Pinde : là , errant dans les bois , je chercherai des sons harmonieux , qui puissent divertir ta mélancolie.

O si avec le même génie que j'admire dans Virgile , je pouvois chanter pour nos neveux une ode immortelle ; vous seriez , Toi & Stahelin , jusqu'à la fin des siècles , le modèle d'une véritable amitié.

L'HOMME DU SIECLE.

1732.

T O I, dont l'exemple rend la vertu attrayante, qui fais unir dans tes discours l'agrément à la raison, & qui soumetts à la sagesse l'esprit & la vivacité, qui fervent si souvent à couvrir la difformité du vice; dis-moi ô S.... pourquoi de nos tems les cœurs sont-ils devenus si froids & insensibles? Le nom de la vertu s'oublie, elle est devenue la fable du grand monde; on met la morale au rang de la chevalerie errante, & l'on rit, quand un livre parle de gens, qui se sont refusé quelque plaisir, ou qui ont aimé quelque chose hors d'eux-mêmes.

DÉTESTABLE plaifanterie! sagesse d'une folie raffinée, fille de l'ignorance & de la vanité! tu as, la premiere, confondu chez nous le prix des choses: tu as rendu la vertu ridicule & le vice agréable. Depuis qu'une jeunesse effrénée te choisit dans Paris pour ser-

I iij

vir de contraste à la solidité & à la vertu ; on ne reconnoît plus la nature dans nos jugemens , on voit traiter avec badinage & avec mépris , ce qui méritoit l'admiration ; pendant que des actions dignes de l'enfer se donnent effrontément en spectacle , & ornent ceux qu'elles devroient couvrir de honte.

JADIS un homme qui aspirait à la gloire, étoit autant simple dans ses actions , que supérieur par son génie. Fidèle à sa patrie , religieux envers la Divinité , ferme même avec les grands , bon envers les inférieurs , il étoit pauvre pour soi-même , & riche pour l'indigent. Son cœur parloit pour le parti le plus juste ; mais son oreille étoit également ouverte à tout le monde. Attaché à la personne avec laquelle il s'étoit uni , il étoit insensible pour toute autre beauté. Ignorant dans la bagatelle , & solide dans la connoissance du juste & du meilleur , il recevoit sans répugnance les sages conseils d'un ennemi ; & respectoit la loi , lors même qu'elle condamnoit ses amis. Toujours

occupé quand il étoit seul , & toujours de loisir pour donner audience ; il n'étoit ni avide du gain , ni insensible à la gloire ; il ne se laissoit ni emporter par le zèle , ni rebuter par la résistance ; il aimoit sa patrie préférablement à ses amis. Ses discours étoient succincts , choisis , & faciles par leur netteté. Officieux sans intérêt , & toujours incorruptible , il s'élevoit , & Berne avec lui ; Il ne devoit son élévation qu'à son mérite , & il n'ambitionnoit d'autre récompense , que l'amour de ses citoyens.

En vain le ciel bien-faisant donneroit aujourd'hui un homme de cette trempe à la terre ingrate. Si sa vertu n'est amoindrie par les richesses , si le bon goût du luxe ne brille dans sa maison & sur ses habits , s'il ne possède pas la science délicate de la débauche , s'il ne fait pas le grand art d'enivrer ses amis avec des vins étrangers , s'il met quelque différence entre la haine & la faveur , & si quelquefois son cœur se trahit dans sa bouche ; tout le monde renverra cet homme du vieux tems au siècle de Kist-

ler (a), à la bêche & au pain de seigle.

COMMENT donc faut-il être fait pour nous plaire ? Comme *Pomponius*, ce héros des libertins, cet objet chéri du beau sexe, ce modèle de la jeunesse. Il doit, à la vérité, la plus grande partie de son mérite à l'habileté du tailleur & du cordonnier. Paris même orne sa tête, une ville moins célèbre n'auroit pas assez d'art & de poudre pour le siège d'un si grand génie. Souvent son courage a triomphé de la fortune dans une banque, où il plaçoit sur une carte la moitié de son patrimoine. Souvent, fort avant dans la nuit, mais bien accompagné, il a fait briller sa valeur où il ne trouvoit point de résistance ; quand, après une longue débauche, la tête échauffée par des vins précieux, il brise tout ce qu'il rencontre, fait sauter fenêtres & vitres, & retentir de ses cris les rues désertes. Malheur à la patrouille ! contre des fusils sans charge, & des épées qu'il est défendu de tirer, il prouvera ce que l'ennemi doit attendre de sa valeur. Mais enfin

(a) Avoier de Berne en 1470.

il est jeune ; que feroit-il tout le grand jour ? Il dort jusqu'à midi , peut-il reposer plus long-tems ? Par le travail il s'exposeroit à l'avilissement , & par la lecture à l'ennui de critiquer sans fin . On est trop gêné auprès des belles , que feroit-il donc sans le jeu , le vin & les grifettes ? L'honneur est d'ailleurs son idole ; on peut hardiment gagner de lui plus qu'il ne possède : son premier argent payera la dette d'honneur , & en attendant , l'artisan se nourrit de patience . En vain le marchand assiège la porte bien instruite à le refuser , & un regard irrité oblige le pauvre à traîner ailleurs sa misère . Quel empressement sincère ne témoigne-t-il point à un ami ? avec quelle ardeur ne l'embrasse-t-il pas ? Ton sort sera le mien , lui dit-il , si jamais la fortune me favorise . . . Cet ami bénit en s'en allant le moment où il a fait une connoissance aussi heureuse . Mais lorsque dans le besoin il retourne à son protecteur , pour exiger la dixième partie de ses promesses solennelles , on lui dit : Pas encore , bientôt , demain , ou quelque chose

de pis peut-être , pour l'obliger à prendre lui-même soin de ses affaires. Que l'esprit de cet homme est brillant , qu'il est fertile en bons mots ! Le monde , qu'il fait rire , le comble d'éloges : mais , changez de théâtre , à quatre pas de là , éloigné de son cercle , son esprit se trouvera à sec comme le poisson sur le rivage : dès que l'assemblée ne veut plus rire de ses sottises , dès qu'on demande du sens , il demeurera muet. Il se moque du pédant , qui veut trop l'approfondir ; mais il est satisfait de lui-même , pourvû que le beau sexe le trouve aimable. De quel air conquérant ne traite-t-il pas les belles ? il s'approprie d'abord leurs personnes & tout ce qui leur appartient ; mais , si des chaînes d'or ne retiennent son cœur dégoutté , sa flamme se refroidira bientôt par la jouissance. Semblable aux insectes qui font la rose pour voler en bourdonnant vers la première ordure , il ira dans les sales caresses de *Catin* éteindre le feu qu'*Iris* vient d'allumer. La foi , la nature , les loix & la morale , ne sont que des fantômes , dont il s'est af-

franchi, & qui ne peuvent en imposer qu'à des cœurs timides. Sans respect pour l'ami le plus intime, si celui-ci se croit heureux dans la possession d'une épouse aimable, ou d'une fille innocente, le séducteur cherche à se faire écouter, satisfait sa passion, & plonge sans regret le poignard dans le cœur de son ami.

LOIN d'ici ce prétendu galant homme, dira quelque vieillard en jurant; un si beau titre convient-il à un aussi mauvais sujet? Si vous cherchez du mérite, voyez *Porcius*, c'est lui qui doit servir de modèle. Réservé, honnête, exact, circonspect, actif, avide jusqu'à ne point regarder comme honteuse toute voie qui conduit au gain, chaste par prévoyance, économe pour soi & pour les autres, scrupuleux à ne négliger aucun enterrement, aussi assidu à l'église que le banc qu'il occupe, & plus vétilleur sur les sols qu'un changeur sur l'or. Qui entend mieux la supputation des rentes, les formalités des discussions, & le prix de tous les exploits? Aussi a-t-il fait faire banqueroute à bien

des malheureux , qui sans lui auroient pû se soutenir quarante ans de plus. Il amasse prudemment des graines pour une disette éloignée , afin de tirer son profit de la misère publique. Combien à-propos n'a-t-il pas fait la récolte de sa moisson ? Il porte le glaive de la justice , & sévit sur les mœurs corrompues : bien instruit , que l'abondance rend le peuple insolent & libertin , *Porcius* coupe le mal par la racine. Elevez , ô citoyens , à l'envi ce grand homme : non pas qu'il s'oublie si vous lui manquez ; car si le mérite ne peut le conduire aux premières charges , la ruse & la hardiesse lui prêteront des aîles. Connoître l'équilibre des factions & les degrés de toutes les alliances ; savoir employer les promesses , les services , les espions , les menaces , les repas , & quelque chose de plus comptant encore , voilà la vraie politique qui nous tire de la poussière , & qui force la faveur du destin. Malheur à ceux qui osent blâmer sa conduite : humiliés à ses pieds , leur envie muette ne peut les dispenser de le respecter. Chacun

est pour soi ; le sage est sa propre étoile ; tant de délicatesse ne rassasie pas , & la misère est pour des fous qui la veulent bien.

M A I S , un badinage forcé cède à une douleur trop réelle. On garde le silence dans les grands malheurs , on ne raille que des maux peu considérables. La corruption sape avec rapidité les fondemens de l'état , & Caton n'a pas ri de Clodius. O tems ! ô mœurs ! le vice est devenu un sujet de gloire ! Que nous manque-t-il pour ressembler à Rome , que de nous assassiner impunément ? Non , nous n'en étions pas là , avant que la France nous connût , la plûpart de nos vices étoient encore ignorés ; la pompe & le luxe ont chassé la pauvreté timide : autrefois notre simplicité nous cachoit bien des poisons subtils. Nous étions heureux , avant que , sur les ruines de Habsbourg , par des victoires réitérées , Berne se fût élevée au-dessus de ses voisins. Les enceintes étroites de nos murs renfermoient de grandes âmes : ils étoient sans territoire , mais ils méritoient de commander. Ils re-

connoissoient une patrie & un Dieu ; ils portoit un cœur libre ; leurs ames n'étoient pas vénales , & la trahison n'étoit pas une bagatelle encore. Aujourd'hui , amollis par un long repos , nous allons à notre décadence , comme Rome & tous les états qui touchent à leur terme. Le cœur des citoyens , l'ame de l'état , le nerf de la patrie , tout est foible & vermoulû. Le monde lira un jour dans notre histoire , combien la perte de la république suivit de près celle des mœurs (a)

(a) De tristes événemens n'ont que trop confirmé cette prophétie. Les auteurs des derniers complots de 1749 , étoient des gens dont le luxe avoit dérangé la fortune , & qui ont tâché de renverser l'état pour rétablir leurs affaires.



ESSAI SUR L'ORIGINE DU MAL.

PREMIER CHANT.

1734.

UN doux Zéphir m'invita l'autre jour à m'arrêter sur une hauteur, à l'ombre d'un bocage solitaire, d'où couloit un agréable ruisseau, formé par des sources insarissables. Sous mes pieds s'offroit un large pays, borné par son étendue, dont l'œil ne voyoit les confins, que là où le Jura couronnoit l'horison d'une ombre bleuâtre. La verdure des bois sur ces côteaux étoit enluminée par la couleur blonde des champs. L'Aare, dans sa course tortueuse & variée, réfléchissoit sur ses ondes pures une lumière flottante. Près d'elle la capitale de la *Nutonie* (a), séjour de la paix & de la confiance, présente ses rempars, qu'aucun ennemi n'a

(a) Anciennement la contrée où est batis la ville de Berne, étoit appelée *Nutonie*.

forcés. Aussi loin que porte la vue , on voit régner la tranquillité & l'abondance. Sous la chaumière couverte de mousse, le pauvre jouit ici de la liberté & du fruit de ses travaux. D'un côté la terre étoit couverte de brebis , qui broutoient avec avidité , pendant que d'un autre des bœufs pèsans , mollement étendus sur l'herbe , raminoient leur goût , en ruminant le tressa fleuri : Le cheval , délivré du frein & du travail , sautoit sur l'herbe naissante des champs qu'il avoit souvent labourés. Les bois n'offroient pas un spectacle moins agréable. Des hêtres , presque dépouillés , brilloient là d'une rougeur ardente : ailleurs des sapins épais jettoient leurs ombres sur la mousse plus pâle : les rayons du soleil répandoient , au travers des branches obscures , leur lumière tremblante , & une ombre verte jouoit , en différentes nuances , avec le feu du jour. L'aimable silence de ces bocages ! Et quel charme encore plus doux dans la voix de l'éco , quand une troupe d'heureuses créatures , dans le repos & dans l'abondance , réunissent leurs voix

voix pour chanter leurs plaisirs. Un ruisseau voisin tantôt coule ses foibles ondes en murmurant sur le gazon, & tantôt changées en neige & en perles, il les verse avec bruit dans les abymes des rochers. Ici l'image étincelante du soleil, semblable à un bouclier de diamant, flotte sur la surface d'un étang, pendant que lui-même il cache aux yeux des mortels, dans une mer de flammes, sa tête rayonnante, & qu'invisible par l'excès de sa lumière, il se couvre de son propre éclat. Là les Alpes élèvent leurs sommets couronnés de nuages, au-dessus du vol des oiseaux : leur front orné de neige & de pourpre, & brillant de l'éclat des roses, efface les sommets des montagnes Plébéiennes. Oui, tout ce que je vois, cette immense profondeur du Ciel, cette étendue bleue & lumineuse, dans laquelle la terre nage en parcourant son orbite, ces lacs suspendus dans l'air, qui brillent d'un or transparent sous une gaze argentée ; oui, tout ce que je vois, sont des bienfaits de la Providence ! Le monde est fait pour le bonheur de ses

K

citoyens , un bien-être universel anime la nature , & tout porte l'empreinte d'un Être souverainement bon.

A I N S I , dans un doux repos , je méditois sur ces riens objets , quand le crépuscule du soir effaca par degrés les couleurs du ciel. Le calme de la solitude , source des inventions , conserva mes idées dans la suite d'un parfait enchaînement , & bientôt , de conséquence en conséquence , l'esprit égaré & en contradiction avec moi-même , je m'écriai :

C'est donc là ce monde , dont les sages se plaignent , dont des infensés se font une prison & un lieu de tourment ! Ce monde , où plus d'un *Mandeville* a méconnu les traces du bien , où l'on n'agit que par malice , & ne sent que la douleur ! Quelle terreur me saisit & me glace ? La scène de nos misères s'ouvre à mes yeux ; je vois l'intérieur du monde , semblable à l'enfer. Où il n'y a que vice & tourment , feroit-ce là l'empire de Dieu ? Une race foible , le cœur rempli d'un bien imaginaire & d'une douleur

trop réelle, rongée par les passions, leurrée par de trompeuses espérances, fait ici le voyage de la sévère éternité. Dans la courte carrière d'une vie inquiète & peu goûtée, l'esprit des aveugles mortels court vainement après un bien solide. Tel qu'une vapeur, qui s'élevant d'un marais, ne se montre au voyageur égaré, que pour le conduire à sa perte; tel un plaisir passager, embelli par le désir & par le préjugé, nous attire de malheur en malheur, & du chagrin à la destruction. Toujours mécontent de soi-même, chaque homme cherche au dehors la tranquillité, que lui seul peut se procurer. Poursuivi par le phantôme de ses désirs insatiables, il cherche le refuge dans le travail, & le soulagement dans les fardeaux: en vain la raison tient le gouvernail; les passions comme une mer orageuse emportent le frêle vaisseau; jusqu'à ce que jettés les uns sur les sables stériles, & les autres brisés contre les écueils, leurs cadavres séchent sur un rivage perfide. Qui est-ce, qui de mille jours en passe un seul, qu'un

repentir dévorant ne marque dans son cœur avec des caractères de feu ? Quel est l'heureux mortel , né sous une rare étoile , chez lequel le chagrin ait perdu ses droits sur un seul jour ? A quoi servent les beautés dont Dieu a paré l'univers , si un ennemi secret nous en ôte la jouissance ? C'est de notre cœur que coule la source amère de nos ennuis. Un esprit mécontent porte toujours son supplice avec soi. Heureux encore , si le terme de ce peu de jours étoit le terme de notre existence & de nos tourmens : mais hélas ! Dieu & la raison nous fournissent des sujets d'une frayeur plus terrible ; il n'est point de tombe , qui puisse nous défendre d'une vie à venir. Quand enfin notre esprit a fini dans son corps les malheureuses années de son exil , c'est alors que la misère l'attaque dans toute sa fureur , que le désespoir le consume dans des flammes , qui se renouvellent sans cesse , & que l'immortalité , cette glorieuse prérogative de son espèce , lui devient un poison lent , qui le conserve à de nouveaux tourmens. Ennemi

de son Dieu & de soi-même , à jamais séparé de tous les objets de son amour , accablé de maux présens , effrayé des supplices qui l'attendent , il se maudit éternellement , & ne peut plus espérer de mourir. Êtres malheureux , êtres créés pour souffrir ! pourquoi Dieu vous a-t-il appelés du néant à l'existence ? Que le premier cahos n'est-il encore enseveli dans les ténébreux abymes de l'éternité. Dieu miséricordieux ! ta volonté incompréhensible gouverne dans un profond secret les ressorts des mondes. Tes décrets sont trop sublimes , le sceau en est trop bien fermé : cachés en toi quel mortel les a jamais pû pénétrer ? Je sais seulement que ta bonté fait ton essence , que ton cœur brûle d'amour & de compassion , & que , semblable au soleil , avec une impartialité paternelle tu repands les doux raïons de la vie sur toutes les créatures. O Père ! dont le cœur ne connoît ni la haine ni la vengeance , tu ne prends point plaisir fans doute à nos tourmens ; tu n'as pas créé dans ton courroux ; la seule bonté te fit préférer un mon-

de au néant. Non content de goûter seul le plaisir, tu produisis des êtres pour les rendre heureux, & la félicité, dont la source est dans ton essence, tu crûs l'augmenter en la répandant. O Dieu saint! pourquoi choisir un monde sujet à des péchés & destiné à des tourmens éternels? Ton esprit infini ne connoissoit-il point d'autre plan plus parfait, & qui s'accordât avec le bonheur de tes créatures?

M A I S, où m'emporte ma présomption? Dieu demande de nous les œuvres & non pas la science; sa volonté nous est connue, il ordonne de fuir les vices, sans nous amuser à faire sur leur origine d'inutiles recherches.

CERENDANT un esprit fort profanera l'Être suprême: séduisant par un faux brillant l'ignorant qui l'écoute, du grand nombre de défauts & de maux qui regnent dans le monde, il osera conclure à l'imperfection du Créateur? *Manés* triomphera impunément de Dieu & de la vérité? Dieu sera blasphémé, & nous ne brûlerons pas de zèle

pour le venger ? Une foi muette suffit-elle contre l'erreur soutenue par le génie ? Attendrons-nous le secours de la foudre pour lui résister ? Non , la vérité n'est pas si obscurcie , que ses rayons purs ne brillent encore à travers les nuages : quelque foible , qu'en soit la lueur , elle dissipe les illusions les plus séduisantes , & ses accens mal articulés persuadent mieux que toute l'éloquence du mensonge.

QUE cette vérité même me prête sa lumière. Fille du ciel , conduis ma plume ; & ces vers , que je chante à ta gloire , anime-les des son victorieux , qui ravissent les cœurs.



C H A N T I I.

A U commencement de ce tems , dont Dieu seul est le principe , & qui coule éternellement sans source & sans tarir , il choisit un monde , qui devint le théâtre où sa puissance & sa bonté agirent suivant les loix de sa sagesse. Les divers plans des mondes étoient exposés devant lui : tout ce qui est possible s'offrit à son choix. Mais la sagesse ne s'arrêta qu'à la perfection , le monde le plus excellent obtint l'existence. Animé par le pouvoir d'un ordre créateur , le néant enfante ; un cahos de matières différentes remplit l'espace vuide , une force active les choisit , les sépare , les mêle , & leur donne une forme. Le solide s'unit selon les loix de l'attraction , le feu & la lumière coulent , & les soleils nouveaux-nés prennent les places qui leur sont assignées. Alors les mondes commencerent leurs révolutions : toujours prêts à s'échapper , & toujours attirés vers le centre , ils tracèrent

leurs routes dans les orbites prescrits. Dieu vit son œuvre & l'approuva ; mais la matière muette n'est pas faite pour jouir du sentiment de Dieu , & pour avoir part à sa lumière ; il manquoit au monde un être , auquel Dieu pût se manifester ; il souffle & la pensée reçoit l'existence & la force. Ainsi fut créé le monde des esprits. Leurs espèces innombrables, différentes par le degré de force & de gloire , & inégalement partagées de la lumière émanée du Créateur , forment une chaîne immense de Dieu jusqu'au néant. Dieu leur inspira le penchant pour des biens proportionnés à leur rang : la perfection de leur espèce devint le but universel , où les vœux de tous les esprits tendent de leur propre mouvement : cependant leur volonté n'étant retenue que par le lien délicat d'une libre inclination , il resta toujours une entrée ouverte au vice , & l'esprit ne se détermine jamais si fortement au bien , que le premier mouvement de la volonté ne puisse faire pancher la balance : Dieu n'aime pas la contrainte ; ce monde avec

sous ses défauts, lui parut préférable à un empire absolu sur des anges privés de volonté. Dieu regarde comme nul ce que l'on fait par force, & l'exercice de la vertu même n'est d'aucun prix, quand il n'est pas le fruit de notre choix. Dieu prévint de loin jusqu'où la liberté pourroit conduire une créature, combien elle s'égareroit, & combien un esprit borné auroit de peine à trouver toujours cette chaîne qui unit chaque proposition particulière au principe général. Il est difficile de donner à tous les objets leur juste prix : entre deux biens opposés qui peut décider de la préférence ? Qui est-ce qui mesure toujours ces degrés du penchant, où il n'y a qu'un juste milieu qui soit bon, & où le plus ou le moins est vicieux ? Aucun être fini ne connoît le tout immense des choses existantes ; & cette toute-science peut seule rendre infaillible. Pour être infaillible il faut tout savoir. Dieu prévint tout cela, cependant il créa le monde ; & se peut-il quelque chose de plus sage, que ce qui plaît à l'Être suprême ? Dieu,

qui vouloit se manifester dans ce vaste univers, vit que si tous y régloit sur des loix prescrites, le monde ne seroit qu'une machine animée par une force étrangère, & qu'il n'y a plus de vertu, où il n'y a pas le pouvoir de tomber dans le vice. Dieu vouloit que nous l'aimassions par connoissance & non par le mouvement aveugle d'un penchant involontaire; il accorda à la créature la gloire inestimable de l'aimer par choix, & non par nécessité. La contrainte détruit la différence des actions; des louanges forcées ne sont plus des louanges devant Dieu. La justice & la bonté, ces bras de Dieu, n'agissent plus, si la créature ne fait rien, & si Dieu fait tout. Il abandonna donc les esprits à leurs volontés, & à l'enchaînement des choses, dont les actions dépendent. Seulement sa main se réserva le gouvernail des mondes, & la roue de la nature est contrainte de s'arrêter, quand il l'ordonne.

C'est ainsi que les esprits nouvellement créés entrèrent dans le monde, ouvrages parfaits d'un maître parfait. Tout en eux

tendoit encore au bien; il n'étoit aucun trait sur leurs fronts qui ne marquât leur sublime origine. Chaque individu parfait dans son espèce ne perdoit rien par les prérogatives de l'autre.

LES uns, plus semblables à Dieu en perfection & en gloire, furent exemts des liens de la matiere. Nul mortel ne vous connoît, ô natures célestes! Nous ne trouvons en nous-mêmes que des ébauches de vos perfections. Tout ce que nous savons, c'est qu'élevés au dessus de nous, vous tenez le premier rang des êtres. Peut-être, qu'à la lueur d'un sombre crépuscule, nous ne recevons que par cinq organes un foible rayon de la vérité; pendant qu'elle entre à plein jour dans vos ames, éclairées par mille voies différentes, & que tout voit en vous. Peut-être que, comme la lumière ne seroit rien pour nous sans les yeux, vous connoissez mille êtres, que nous sommes incapables de voir: notre vue s'arrête à l'écorce des choses, & la nature se découvre sans doute à vos regards pénétrants. Les impressions des

idées, qui ne trouvent pas assez de fond & de solidité dans nos foibles cerveaux, se conservent sans doute en entier chez vous, & le tems ne pouvant les effacer, leur trace toujours vive se renouvelle à votre volonté. Peut-être, tandis que notre esprit, renfermé dans des bornes étroites, ne peut saisir à la fois deux idées différentes, votre vaste génie en embrasse-t-il plusieurs en même-tems, & une seule impression ne suffit pas pour en remplir toute l'étendue. Sur tout cela notre connoissance ne peut aller qu'à des conjectures. Mais sûrement les Anges étoient préparés pour le bien; leur inclination pour la vertu égaloit leur intelligence; leurs desirs tendoient à Dieu comme à leur source; occupés éternellement à le louer & à l'adorer, ils ne cherchoient qu'à augmenter leur lumière pour sa gloire.

B I E N au-dessous d'eux est la race des mortels, citoyens du ciel & du néant: Dieu les composa de deux êtres différens, en partie pour l'éternité, & en partie pour la corruption. D'un ordre douteux entre l'ange

& la brutalité, l'homme survit à soi-même, & meurt sans périr. Il fut un temps où nous aussi fûmes vertueux; le monde dans cette heureuse jeunesse ne voyoit régner dans toute son étendue, que le bonheur & la vertu. Dieu, en nous imprimant son image majestueuse, ne nous avoit pas destinés à n'être que les rois des animaux.

IL grava dans nos cœurs deux mouvemens différens, l'amour propre & l'amour du prochain. L'un moins sublime, mais alors innocent, est chez nous la source féconde du travail & de la patience; il élève notre esprit, il nous appelle à la gloire, allume ce feu qui brûle dans les héros, il conduit notre ame par le sentier difficile & épineux de la vertu, à la perfection. C'est lui qui veille pour notre conservation, qui adoucit nos chagrins, nous concilie avec nous-mêmes, & réveille le paresseux de son assoupissement. C'est cet amour propre, qui nous enseigne à étendre nos soins sur l'avenir, & à songer, dans l'abondance présente, aux besoins éloignés : il arrête la fureur de l'au-

dacieux ; il arme le timide opprimé ; il rend la vie précieuse dans les tourmens. C'est lui , qui nous fit chercher dans les champs les plus rudes l'antidote de la faim ; & nous ap- prit à couvrir notre nudité des dépouilles des troupeaux engraisés. C'est lui , qui nous fraya le chemin de l'océan , pour la commodité de nos voyages , & qui nous fit trouver la première flamme dans le choc du fer & du caillou. Il tira du sein de la terre un métal qui dompte tous les animaux ; il nous montra dans les suc des plantes des remèdes contre nos douleurs ; il nous porta à sonder les vertus secretes de la nature , & il enrichit notre esprit par les arts & les sciences. Hélas ! faut-il que , si souvent aveuglé par un zèle trop empressé , il nous procure des malheurs réels , dans la recherche d'un bonheur imaginaire ?

UN instinct bien plus noble nous anime à faire le bonheur de la société & celui de chaque humain ; c'est du ciel que nous vient cette flamme pure , qui ne jette point de fumée ; il n'est en nous aucun trait , qui

marqué mieux la sublime origine de l'image de Dieu, imprimée dans l'homme. Cet amour fut le premier lien, qui unit les mortels; il nous rendit sociables, & nous rassembla dans les villes; il ouvre notre cœur à la vue d'un malheureux; il nous fait partager volontiers notre pain avec l'indigent, & goûter cette douce satisfaction, désirée de Titus, & que l'on sent en faisant le bonheur d'une créature qui nous ressemble. Il est la source de l'amitié, de ce sentiment délicieux de nos cœurs, que Dieu nous donna pour la dernière consolation de tant de maux. C'est lui qui allume le flambeau, dont la lueur bienfaisante réunit deux cœurs pour leur félicité commune : ce tendre sentiment, le premier tribut des cœurs, est un attrait particulier de la bienveillance universelle. C'est lui encore qui émeut nos entrailles en faveur de nos enfans, & nous fait trouver des charmes dans les soins que leur foiblesse exige : il est la voix du sang, qui parle pour cet âge tendre, & qui remue le fond de l'ame, dès qu'elle se fait entendre.

Les

Les flammes pures de cet amour s'élevèrent même jusqu'au Ciel, elles nous conduisent à Dieu, dont la faveur nous les a données ; leur mouvement tend éternellement à l'objet le plus aimable, & ne se repose que dans la possession du bien suprême.

DIEU suppléa à notre foiblesse par d'autres instincts encore. Il plaça en nous un sentiment vigilant, qui ne sauroit taire le mal, & qui, sensible à la moindre offense, excite tout notre corps à venger l'atteinte qu'on lui porte. Dans le tissu délicat de ces canaux infiniment petits, qui donnent la force à chaque partie du corps, tout excès rompt la foible liaison ; & la santé même nous conduiroit insensiblement au tombeau, si dans la tendre moëlle des nerfs les plus délicats ne résidoit un aiguillon secret, qui, en même tems source de nos pleurs & de la vie, nous force à la résistance contre un ennemi, qui sans lui nous mineroit dans un silence perfide. C'est lui, qui resserre les nerfs à l'approche du froid, & des corps trop chargés de sel. Il adoucit les humeurs âcres en

les inondant avec des humeurs plus douces,
 & par la violence de la soif il nous force à
 chercher dans l'onde pure le rafraîchisse-
 ment de notre sang échauffé. Dans tous les
 maux qui ruinent notre corps, la douleur
 est une médecine amère, dont la nature se
 sert pour notre guérison.

UN sentiment encore plus nécessaire est
 placé dans nos cœurs, il est le juge de nos
 actions, & leur pierre de touche. C'est du
 Ciel qu'il a reçu son autorité; c'est Dieu
 qui dans la conscience a tracé aux hommes
 les devoirs de la nature. Il a gravé en nous
 avec des caractères de feu, l'horreur du vi-
 ce, & les remords amers qui le suivent.
 Le crime est dans un cœur où il régne, la
 source d'un trouble éternel; il nous fait un
 enfer de nous-mêmes: & nous n'oserions
 le fuir?

ARMÉS ainsi contre l'orage & la fureur
 des flots, approvisionnés de tout, nous
 nous trouvons sur le vaste océan du monde.
 Les instrumens de notre fortune nous sont
 également partagés: chacun a son talent,

& personne n'est oublié. Si nos ames diffé-
rent par leurs bornes ; le bien des hom-
mes demande ces différences ; il est dans
l'ordre de la nature de produire moins d'or
que de fer ; & l'état le plus foible seroit
celui où tous les citoyens seroient des sa-
ges. Chaque mortel possède le degré de
lumière proportionné à ses devoirs , & par
cette sage distribution chaque talent a son
usage.

UN esprit sublime , trompé par son des-
tin , en ne cherchant que sa propre satis-
faction , avance le bonheur de sa patrie ;
tandis qu'un génie moins élevé , content de
sa sueur & de son pain , laboure le champ
aride pour l'entretien des grands. Le philo-
sophe, dans le silence de la nuit , & à la lueur
d'une lampe tranquille , sonde les forces
intérieures du corps & l'essence de l'ame ;
tandis qu'avec moins de science , mais avec
une utilité tout au moins aussi réelle , une
mère gouverne sa maison , & élève des en-
fans pour la République. Les talens ne dif-
férent que dans l'ornement ; chacun en a

pour ses besoins : nul homme ne dégénère si fort , qu'une lumière naturelle ne le condamne dès qu'il s'égare. Les *Hurons* , qui habitent les bords glacés du *Mitchigan* (*a*) , reconnoissent les droits du sang & de la justice ; & les *Hottentots* , sous le sud brûlant , sentent les loix de la nature , & nos communs devoirs.

(*a*) *Lacs* dans l'Amérique septentrionale , dont les bords étoient habités autrefois par les *Hurons*.



C H A N T III.

O VÉRITÉ ! fidèle témoin de l'histoire, dis-moi, qui renversa les desseins de Dieu & notre félicité ? Quel ennemi fatal excita les esprits contre leur Créateur ? qui nous rendit amis du vice & ennemis de nous - mêmes ?

LA chute des esprits fut aussi différente que leur rang. Les uns trouvèrent leur perte dans leur grandeur : la connoissance de leur lumière produisit leurs ténèbres ; trop remplis de confiance en leurs propres forces, enflés de leur éclat, souffrant impatiemment des bornes, ils méconnurent ce Dieu à qui ils devoient leur grandeur. Un penchant démesuré pour la perfection les conduisit enfin à l'opinion de leur propre excellence : l'orgueil commença à convertir en haine la crainte d'un Dieu, sans lequel ils tiendroient eux-mêmes le premier rang des Êtres. En foule ils s'éloignèrent de la source de leur

lumière, & la splendeur qu'ils en avoient empruntée, tomba bientôt dans son propre néant. Il ne leur resta rien qui fût bon. Après avoir abandonné Dieu, & dévoué leur haine à l'objet le plus digne de leur amour, ils perdirent à jamais la jouissance du souverain bien : le trouble s'empara de leurs cœurs, & la lumière de leur jugement fut obscurcie : leur essence, dont ils avoient voulu passer les bornes, ne fut plus pour eux une source intérieure d'une félicité constante. Dieu se vengea de leur révolte ; il confondit leur orgueil, & du mal, qu'ils avoient choisi, la douleur fut la suite. Un regret sans repentance, un désespoir éternel du salut & une envie impuissante, devinrent le partage de ces téméraires. Tandis que la troupe fidèle, qui n'avoit jamais abandonné son Dieu, jouit, en sa présence ; d'un jour sans ténèbres, dans le paradis des esprits ; où infiniment élevés & s'élevant sans cesse, dans un rang qui les approche de Dieu, sans se lasser de désirer & de jouir, ils nourrissent leurs ames de lumière, & leurs cœurs de volupté.

Une contagion assez forte pour dimi-
 nuer le nombre des habitans du Ciel, trou-
 va peu de résistance dans la foible race des
 mortels. Un cercle continuel d'images con-
 fuses joue dans leur imagination, qui les
 choisit, les conserve, ou les renvoie à son
 gré. Bientôt le plaisir & l'ornement prirent
 la place du solide; les idées de peine & de
 vertu parurent sèches & gênantes; l'ame ne
 s'attacha qu'au repos & à la joye, & l'im-
 pression de la vertu s'affoiblit par l'absence;
 le corps, par des tendres liens, invita l'ame
 à la volupté; la jouissance fut préférée à la
 réflexion, & les sensations aux connoissances.
 D'ailleurs ce qui est borné ne peut pas
 être infailible, ainsi le mal se glissa en nous
 par l'erreur: dès lors d'esprit trop foible per-
 dit l'empire sur des passions: nous convertî-
 mes en poison les moyens de notre con-
 servation: les instincts de la nature man-
 quèrent leur but, passèrent leurs bornes, &
 firent oublier à notre ame céleste sa haute
 destination. L'amour de la beauté excita des
 délits défendus; les soins de notre entre-

rien produisrent la haine & l'affreuse discord ; l'ambition inquiète enfla nos cœurs. La conscience & la raison s'opposèrent à la vérité aux progrès du mal, mais leur voix devenue odieuse par des leçons désagréables, ne conserva que le droit de reprendre les vices sans pouvoir les arrêter.

Nous devînmes tous corrompus ; un poison universel s'est répandu avec les hommes dans les deux hémisphères. L'avarice, l'ambition, la volupté tout ce qui peut s'engendrer dans un cœur, où regnent ces vices, étend son empire aussi loin que l'homme. La fraude, au regard hypocrite, le plaisir qui naît du malheur d'autrui, le mépris du mérite étranger, la calomnie, cette fille cruelle de l'envie, la séduction de la foible innocence, la gourmandise, idolâtre de son ventre, l'oisiveté stérile, la soif d'une vaine fumée, tant d'autres monstres avides, n'épargnerent pas un seul cœur qui pût produire des fruits dignes de lui. Ces harpies se couvrent de différentes formes ; les voiles se voilent sous une honnêteté étri-

diée ; d'autres, que la honte ne couvre d'aucun masque, bravent & effrayent les yeux par leur laideur naturelle. Foible différence ! qui ne réside que sur la surface, qui n'entre point dans le fond, & à laquelle personne ne se trompe plus. Ni le tems, ni le climat, ni la mode ne peuvent rien sur la nature ; la source coule toujours, elle ne varie que dans sa direction. En vain un peuple vante-t-il l'innocence de ses mœurs, seulement les vices, plus nouveaux chez lui, ont-ils fait moins de progrès encore ? Les glaces éternelles des *Lapons*, où le regard oblique du soleil ne produit rien qui puisse faire naître des desirs, n'excluent pas les vices : comme nous ces peuples sont négligens, lascifs, vains, avarés, paresseux, envieux, implacables ; & qu'importe dans une querelle, que ce soit la graisse d'un poisson ou un métal coloré, qui excite la discorde ?

L'HOMME en abandonnant Dieu, avilit son destin ; en s'éloignant de la vertu, il s'éloigne de son bonheur : les devoirs sont les seules routes que Dieu nous ouvre à la

félicité : un cœur esclavé du vice , ne s'est jamais aimé soi-même. Il n'est point de consolation au-dehors contre les tourmens intérieurs. La jouissance nous lasse , dès que le besoin cesse : les trésors de ce monde ne font que le bonheur du corps ; l'homme véritable , l'ame , n'y a point de part. Bientôt les faux biens , l'esprit se retrouve dans son vaide : son dégoût dans la possession d'un bien découvre l'insuffisance de ceux qui excitent ses desirs. Jamais contents du présent , toujours inquiets & toujours inconstans , nous éprouvons assez la vanité de tous nos biens. En vain le destin nous accorde au-delà de nos vœux. Alexandre conquît l'univers & il ne trouva point le repos. Un insensé court après la fortune , & sans un terme fixe de sa carrière , il la recommence , où il espéroit de finir. Encore cette ombre de fortune une fois obtenue , rarement nous réjouit-elle ; parce que l'or & la gloire ne sont estimés que par la distinction qu'ils procurent. Les biens de la nature sont bornés & comptés ; & une partie des mortels s'élevoit

aux dépens de l'autre. Le conquérant fonde sa gloire sur la mort d'un millier de ses semblables ; la misère d'une province n'enrichit qu'un seul particulier ; & le bonheur d'un amant fait le désespoir de ses rivaux. Nous combattons dans ce monde pour ces faux biens , & c'est notre émulation , plutôt que leur prix , qui nous anime : semblables aux enfans , (& nous leur ressemblons tous dans quelque point) qui pour des riens qu'ils se disputent , se prennent aux cheveux : tout à-tour maîtres du jouet , ils triomphent & insultent les autres : le plaisir ne demeure à aucun d'eux , & le chagrin leur est commun à tous ; de même nous nous épuisons en travaux , en soins & en vœux ; nous prodiguons le tems & la vie , & ce que nous attachons enfin à la Providence ne fait rien à notre bonheur.

C'est ainsi que nous trouvons des peines où nous cherchons le plaisir. Le sceptre est aussi souvent détesté que la houlette. La crainte qui glace l'ame , la colére semblable à un torrent de flammes, le désir impuissant

de la vengeance , le profond aiguillon du chagrin , la jalousie vigilante pour sa propre douleur , l'ardente impatience , qui nous fait acheter trop cher le plaisir , les tourmens de l'amour , le fardeau de l'oïfiveté , régner avec moins de fureur sous les chaumières que dans les palais. Mais une conscience irritée est un fléau bien plus terrible encore : ni la puissance , ni la haine contre Dieu , ne peuvent calmer ses remors. Sa voix redoutable pénètre dans les appartemens des princes ; elle fait trembler *Néron* sous l'or & la pourpre ; quelque part qu'il cherche , un abyme de peines inévitables s'ouvre sous ses pas.

Le corps , ce chef-d'œuvre de la beauté matérielle , suivit bientôt l'ame dans sa chute & ressentit les funestes effets du vice. Autrefois parfait , digne de porter l'image de Dieu , il trouvoit la santé dans l'innocence , & la sûreté dans la paix. Plus éloigné & peut-être affranchi de la mort , il partageoit les plaisirs défendus de l'ame , & il en partage à présent les tristes fruits. Depuis notre chû-

te, le tems a précipité son cours, une fureur fanguinaire a déterré un métal, qui abrège une vie déjà si courte; pour trouver la douleur, la mort & les maladies, nous fouillons la terre & nous passons la mer: l'abondance change en poison notre nourriture; les foudris rongeurs corrompent le baume de notre sang; le feu de l'ardente volupté consume la vigueur du corps: usé, corrompu, n'ayant plus de force que pour souffrir, il se hâte de retourner à son premier repos, qu'il trouve dans le tombeau.

ALORS l'esprit, éloigné de toutes ses illusions, se voit dans un monde où rien ne lui appartient; il n'emporte dans ce sombre royaume, qu'une image insupportable de sa propre laideur. Gloire, richesses, volupté, vains amusemens, autrefois les objets de ses desirs; aveuglement, illusion, vains appuis; génie, autorité, science, jouets de l'amour propre; de tout cela, il ne lui reste que la douleur de les avoir perdus. L'ordre des choses est renversé pour lui: il hait ce qu'il avoit aimé; il estime ce

qu'il avoit méprisé ; il racheteroit , s'il pouvoit , chaque moment perdu , par des siècles de tourmens. La vérité , dont l'impression étoit effacée par le tumulte du monde , ne trouve plus d'obstacle dans cette solitude ; sa flamme ardente pénètre au fond de la nature , & cherche dans les replis les plus cachés jusqu'à la moindre trace du mal. Le bien qu'il a omis , le mal qu'il a fait , tant de secours négligés , sont autant d'instrumens de torture échauffés par un repentir perpétuel. Il souffre sans relâche , parce qu'il est son propre bourreau.

HEUREUX ceux , qui , méprisés du monde , estiment les choses plutôt par leur vrai prix que par leur apparence ; qui fidèles à la voix secrète , qui leur inspire une frayeur salutaire , se proposent leurs devoirs pour but de toutes leurs actions ! Que , maltraités du monde , ils vivent dans la honte ou dans la pauvreté ; quel plaisir ne leur procurera point un jour le changement d'état ? lorsque leurs esprits transportés dans le séjour de la lumière , satisfaits d'eux-mêmes ,

Jouiront de leur triomphe sur le malheur ;
 & que tendrement unis avec Dieu , la source
 de leurs perfections , ils jouiront éternel-
 lement dans sa présence du bien su-
 prême.

CEPENDANT ce monde , que Dieu
 créa pour sa gloire & pour notre félicité ;
 ce monde est devenu le séjour du mal ; le
 partage du bien est plus petit dans tous les
 états ; pour mille , qui se jettent dans les
 tourmens , un seul échappe & obtient le sa-
 lut ; pour un bonheur temporel , qu'aucun
 de nous ne goûte dans sa pureté , nous atti-
 rons sur nous un malheur infini , qu'aucun
 repos ne soulagera jamais. O Dieu de justi-
 ce & de clémence ! ta créature ose-t-elle te
 demander , comment ta bonté peut s'accor-
 der avec nos tourmens ? Père tendre , peux-
 tu te réjouir de la misère de tes enfans ? ton
 amour s'étoit-il épuisé ? ta puissance étoit-el-
 le trop foible ? Et si aucun monde ne pouvoit
 se passer entièrement du mal , que ne leur
 as-tu préféré le néant ?

O DIEU ! les voies de ta bonté nous sont

cachées ; mais on ne peut pas s'imputer notre aveuglement. Peut-être un jour la vérité qui le tourmente, purifiera-t-elle notre esprit par de longs supplices ; peut-être, alors, ennemi du vice, instruit par ses tristes fruits, notre volonté se tournera-t-elle entièrement au bien, & Dieu, satisfait enfin de notre tardive repentance, nous retirera tous vers lui, pour être tout en tous. Car, lorsqu'on même que sa bouche nous menace, sa bonté, toujours infinie, s'afflige de notre perte. Peut-être le bonheur parfait des Elus récompense-t-il la peine moins grande des damnés. Peut-être notre terre, qui comme un grain de sable nage dans l'immensité des cieux, est-elle la patrie du mal, pendant que les astres font le séjour d'intelligences glorieuses. Comme le vice domine ici, la vertu sans doute réside chez eux : ce point du monde, le moins parfait, concourt sans doute à la perfection de ce vaste univers, & nous, qui ne connoissons du monde que sa moindre partie, nous en jugeons mal en la séparant du tout.

CERTAINEMENT

CERTAINEMENT Dieu nous a chéris. Connois-tu ton corps ? Dis-moi , qu'y manque-t-il pour le plaisir & pour l'utilité ? Considère la liaison & l'harmonie de nos forces ; comme chaque membre , propre à notre usage , concourt à son bien & à celui des autres. Le cerveau donne la vie au cœur qui lui fournit le sang. Tout est arrangé dans l'espace le plus commode. Du but principal découlent d'autres avantages particuliers. La circulation des esprits nous anime , nous garantit de la corruption , & fait que la partie usée se dissipe par la transpiration : la structure entière de notre corps est un modèle constant d'une sagesse infinie , & d'une bonté parfaite. Dieu , qui a pourvû avec un soin si paternel , qui a paré avec tant de magnificence ce corps destiné à être la pâture des vers , n'estimera-t-il pas davantage l'âme , l'essence de l'homme ? Auroit-il destiné le corps au plaisir , & l'esprit à la misère ?

NON , ta bonté , grand Dieu , est trop manifeste ; toute la création prouve , que

M

l'amour fait ton essence : la main , qui nour-
rit les corbeaux , ne rejettera pas les hom-
mes ; ta bonté , si grande dans les petits
objets , sera infinie dans ceux qui sont plus
considérables : il n'y a que des créatures in-
grates qui en doutent. Que ta volonté soit
faite , elle ne peut qu'être équitable. Ni
l'injustice , ni la méprise , ne peuvent venir
d'un Être infiniment sage ; ta bonté , ta
puissance , ta sagesse sont parfaites. Un jour ,
lorsque notre esprit fortifié pourra soute-
nir ta lumière , que le livre du destin sera
ouvert à nos yeux , & que tu daigneras nous
apprendre les motifs de tes actions , alors
nous t'offrirons , ô Divin Père , un culte vé-
ritable : alors , informés de tes conseils , que
des blasphémateurs aveugles osent blâmer ,
nous ne verrons dans ta justice que la bonté
& la sagesse.



XIII.

O D É

*Sur la mort de MARIANE, née
Wyss de Method & de la Mothe.*

1736.

CHANTERAI-je ta mort, Mariane ? Quel chant : quand les sanglots coupent la parole, & qu'une idée fuit devant l'autre. Le plaisir que tu m'as donné, augmente aujourd'hui ma douleur : j'ouvre les plaies d'un cœur qui saigne encore, & ta mort se renouvelle pour moi.

MAIS mon amour étoit trop fort : tu l'as trop mérité, & ton image est trop profondément gravée dans mon ame, pour me permettre le silence. Les expressions de mon amour renouvellent une partie de mon bonheur : elles me rappellent une tendre image de notre union fidèle, comme un souvenir que tu m'aurois laissé.

M ij

CE ne font pas des vers dictés par l'esprit, ni les plaintes artificieuses d'un poëte, que j'entonne : ce sont des soupirs échappés à un cœur qui ne suffit pas à son deuil. Oui, je vais peindre mon ame troublée par l'amour & par la tristesse, qui, tout occupée des images les plus affligeantes, s'égaré dans des labyrinthes de douleur.

JE te vois encore, telle que tu expiras. Je t'approchai, plein du désespoir le plus vif. Tu rappellâs tes dernières forces pour un mot que je te demandai encore. O ame remplie des sentimens les plus purs, tu ne parus inquiète que de mon affliction : tes derniers discours ne furent qu'amour & tendresse, & tes dernières actions ne marquèrent que la résignation.

Où fuirai-je ? où trouver dans ce pays un asyle, qui ne m'offre des objets de terreur ? Cette maison où je te perdis, ce temple qui te couvre, ces enfans. . . ah mon sang bouillonne à la vue de ces tendres images de ta beauté, qui en bégayant redemandent leur mère. Où fuirai-je ? que ne puis-je fuir vers toi !

M Ò N cœur ne te doit-il pas les larmes les plus sincères ? Tu n'avois ici d'autre ami que moi. C'est moi, qui t'ai arrachée du sein de ta famille ; tu la quittas pour me suivre ; je t'ai privée d'une patrie où tu étois aimée de parens qui te chériffoient, pour te conduire, hélas, au tombeau !

D A N S ces tristes adieux où ta sœur t'embrassoit, où le pays disparoissoit peu à peu à nos yeux, elle perdit nos derniers regards, tu me dis avec une douce bonté mêlée d'une tendre résignation : Je pars tranquillement, qu'aurois-je à regretter ? mon Haller m'accompagne.

P U I S-je rapeller sans larmes le jour qui m'unit avec toi ? encore aujourd'hui le plaisir se mêle avec ma douleur, & le ravissement avec mon affliction. Que ton cœur aimoit tendrement ! ce cœur qui oublia tout ; attrait, naissance, biens ; & qui malgré l'aveu que je faisois de ma fortune, ne me considéra que par mes sentimens.

B I E N T Ô T tu quittas la jeunesse, tu abandonnas le monde pour être à moi. Eloi-

gnée de la route d'une vertu ordinaire, tu n'étois belle que pour moi seule. Ton cœur étoit entièrement attaché au mien ; peu occupée de ta destinée, tu étois inquiète sur mes moindres douleurs, & ravie d'un seul de mes regards, lorsqu'il marquoit du contentement.

U N E volonté détachée de la vanité du monde, & résignée aux ordres de la Providence ; un contentement & une douce tranquillité, que ni la joie, ni la douleur, ne pouvoient ébranler ; une sagesse sans exemple dans l'éducation de tes enfans ; un cœur plein de tendresse & libre de tout aveuglement, un cœur fait pour soulager mes maux ; voilà, ce qui faisoit mes plaisirs, & ce qui fait mon malheur.

A U S S I t'ai - je aimée . . . plus que ma bouche ne te le disoit, plus que le monde ne pourra m'en croire, plus que je n'ai crû moi-même. Combien de fois, en t'embrassant avec ardeur, mon cœur me disoit - il en frémissant : Hélas s'il falloit la perdre ! je verfois des larmes en secret.

OÙI, mon deuil durera, même lorsque le tems aura séché mes pleurs : le cœur connoît d'autres larmes, que celles qui couvrent le visage. La première flamme de ma jeunesse, le doux souvenir de ta tendresse & l'admiration de ta vertu, sont une dette éternelle pour mon cœur.

DANS les bois les plus épais, sous l'ombre obscure des hêtres, où je n'aurai aucun témoin de mes plaintes, je chercherai ton aimable image, & rien n'en distraira mon souvenir. Là je verrai l'air de ta démarche, ta tristesse dans mes adieux, ta tendresse dans mes embrassemens, ta joie à mon retour.

DANS le profond éloignement de l'empirée, je suivrai tes traces dans l'obscurité ; je te chercherai au-delà de tous les astres qui roulent sous tes pieds. C'est là, que ton innocence brillera de l'éclat d'une lumière céleste : c'est là qu'avec de nouvelles forces ton ame franchit ses anciennes bornes.

C'EST là que t'accoutumant à la lumière de la Divinité, tu trouves ta félicité dans ses conseils ; & que tu mêles au concert des

Anges ta voix & une prière en ma faveur.
Là, tu apprens l'utilité de mon affliction.
Dieu t'ouvre le livre du destin; tu y lis ses
dresseins dans notre séparation, & la fin
prédestinée de ma carrière.

O ame parfaite, que j'aimai avec tant
d'ardeur, mais que je n'aimai point assez;
que tu es aimable aujourd'hui qu'un éclat
céleste t'environne ! Une vive espérance
m'élève : ne te refuse pas à mes vœux ; ouvre
moi les bras, je m'envole pour m'unir éter-
nellement à toi.



XIV.

O D E

*Sur l'inauguration de l'Université de
Goettinguen.*

1737.

QUEL mouvement s'élève dans mon cœur ! Est-ce admiration ? est-ce plaisir ? Doux transports des Muses tranquilles , n'est-ce pas vous qui m'agitez ? Ce n'est ni le son bruyant des trompettes qui m'anime , ni la fureur funeste d'une victoire , bonheur qui fait tant de malheureux : non , une joie plus pure me touche , un jour sans tache , qui , comme le soleil , est plus riche en bienfaits qu'en pompe.

QUE vois-je ? Une douce clarté vient éclairer un pays ténébreux. O vérité , fille du Ciel , tes traces , qui annoncent le bonheur des peuples , te trahissent ; tes rayons

puissans dissipent les ombres que le tems & les préjugés avoient affermiés. Tu renouvèles les ames mêmes. O beauté faite pour plaire à l'esprit ; un cœur , une fois frappé de ta lumière victorieuse , ne peut demeurer attaché à un objet moins sublime.

QUELLE est la suite qui t'accompagne , & sur laquelle tes regards tombent par préférence ? Une voie rayonnante qui la conduit , unit le ciel à la terre. La chaste beauté de leurs traits , leurs jeux instructifs & leur douce satisfaction ô Muses , je vous reconnois ; ne nous abandonnez point , aimez la résidence qu'on vous prépare , montrez-vous ici , telles que vous vit Athenes ; qui devint l'école de l'univers.

ELLES s'arrêtent. L'une cherche le silence , & réveille les doux sons de sa lyre ; elle joue , & la volonté soumise défapprend la fureur des passions. La prudente Muse de l'histoire montre à notre vue trop bornée l'avenir dans le passé. Une troisième , pleine d'une profonde application , sonde dans le dernier éloignement , au delà de tous les

astres, l'océan inépuisable de la Divinité.

JE me trouble; je vois un avenir sans bornes. La postérité vient célébrer cette fête. Je vois une lumière qui emprunte son éclat de cette journée, éclairer nos derniers neveux. Par l'enchaînement de cette journée sont prédestinés à leur grandeur future, des esprits, qui ne sont pas encore murs pour l'existence. C'est ainsi que dans la fondation d'Athènes l'esprit transcendant de Platon pré-existoit, quoiqu'encore inconnu.

OUI, la gloire des Muses fleurit, où la sagesse est mise à sa juste valeur. Est-il un lieu où la science solide soit plus honorée & le génie mieux récompensé? La récompense, la mere des illustres exemples, assure cet asyle contre l'esclavage de la timide indigence. Ici les premières heures du jour, si précieuses aux grands génies, & trop nobles pour des soins ordinaires, seront employées au culte de la vérité.

MUSES, annoncez votre protecteur à la postérité: parlez, lorsque le marbre même

sera usé; dites : *Ce que vous voyez , c'est George qui le fit.* O princes ! parmi des millions d'hommes Dieu n'en choisit qu'un pour le couronner , & pour lui confier la destinée des peuples ; profitez du modèle qui vous est proposé : Dieu lui a remis sa puissance , pour qu'il soit l'instrument de sa bonté.

MAIS , Muses , gardez le silence sur l'Angleterre , la patrie la plus digne d'un héros ; ne publiez point avec quel courage le lion combattit , & ne mêlez pas les *Guel-fes* dans vos chants. Trop souvent un poëte ordinaire donne un lustre emprunté à son héros : il affoiblit son éloge par une gloire étrangère. Apprenez aux hommes à porter leurs regards plus loin ; le trône de George est le fief de Dieu ; il ne s'en approprie que l'usage.

C'est lui à qui tant de peuples doivent la paix ; qui protège leurs guérêts fertiles : c'est lui , qui , par les bornes d'une juste prudence , arrête l'ambitieux , & donne un soutien au plus foible. La puissance & le

Courage l'armement pour la guerre ; mais il préfère la paix à la victoire, & notre bonheur aux conquêtes. C'est lui, qui ne combat jamais par vanité, & qui a remporté le dernier triomphe d'un héros, en se refusant une gloire toujours trop chèrement achetée.

LORSQU'UNE entreprise tend au bien public, son esprit avec un courage assuré surmonte tous les obstacles. Il n'aime les grandes actions, que quand elles sont opérées par la bienfaisance ; & il n'estime les merveilles, que lorsqu'elles sont utiles. Un fleuve se précipitoit avec fureur dans les vallons ; (la nature a laissé des défauts à la terre pour exercer la sagesse des princes ;) il dit, & les montagnes s'affaissent ; les ondes tranquilles coulent à travers les rochers, qui fuient devant ses ordres (*a*).

IL porte ses regards bienfaisans au delà du vieux monde ; & digne de commander à l'un & à l'autre, il fait la félicité d'une terre nouvelle (*b*). Chaque forêt devient une

(*a*) L'écluse de *Hammeln*, qui a rendu le *Wêser* plus navigable.

(*b*) La *Georgie*.

ville. Un peuple barbare apprend à connaître le nom de la vertu & le prix des bonnes mœurs , à devenir sage & heureux , & il célèbre le bonheur de l'autre hémisphère , qui possède ce père commun de ses sujets.

GRAND roi ! ton génie étendu , qui veille pour le salut de tant d'états , rend ce jour illustre , par les marques qu'il donne de ta bonté aux Muses timides. Les peuples , sur les bords de la Leine tranquille , voyent une fête extraordinaire , une fête que personne n'a vûe & que personne ne verra jamais ; & parmi tant de sujets il n'en est aucun , qui ne souhaite d'ajouter de ses jours à ta vie , pour obtenir du Ciel , qu'il te conserve à ses enfans.

O MUSES ! célébrez vous-même le fondateur de votre repos ; donnez à quelque Génie sublime les aîles de *Maron* , & mon zèle. *Mélpoméne* ne loue encore que les tems tranquilles , où le héros se montre en père. Mais bientôt provoqué à la guerre , *George* remplira la terre & la mer de ses victoires : *Calliope* , ce sera à vous à les chanter.

X V.

É P I T R E

A M. BODMER, professeur, & du conseil souverain à Zurich, sur la mort de M A R I A N E.

1738.

CHER ami, qui loin de moi, dans le sein de la patrie, me conserves toujours une amitié si précieuse; comment tes vers adouciroient-ils mon deuil, un deuil qui durera à jamais? La douleur d'un ami peut-elle calmer celle de l'autre? Non, mon cœur, qui saigne encore, amolli par une longue tristesse, sent tout ce que tu dis (a), & partage tes larmes. Qu'un autre souhaite un cœur qui ne s'attache jamais, qui ne cherche dans l'amour que la jouissance, qui oublie le passé, & ne pense point à l'avenir,

(a) Monsieur Bodmer a perdu un fils, qu'il aimoit tendrement. Cette mort fait le sujet d'une épître, adressée à Monsieur Haller, & à laquelle celle-ci sert de réponse.

& qui semblable à la brute, ne soit touché que du présent : ce n'est point là le caractère de la sagesse. Elle te montre bien ces routes désertes & inconnues, qui conduisent à la vraie grandeur. Déjà souvent animé par elle, & soutenu par tes propres forces, tu as détruit le culte du préjugé ; tu as apprécié au juste la valeur des expressions de la cadence & de la rime, qui se prêtant au vrai beau emprunté de la Nature, peuvent l'embellir, mais ne font rien à son essence ; tu as ouvert aux peuples futurs de la *Germanie* le chemin de la vraie gloire ; car on ne fera jamais grand, tant qu'on aime les petites choses. Mais tu ne réussiras point à te dérober aux mouvemens de la nature, à réprimer le torrent des larmes, & à étouffer la voix du sang. La même délicatesse qui fait apprécier chaque beauté, qui juge du prix des pensées par raison & par principes, qui reconnoît la voix de la nature dans les larmes de *Milton* (a), qui partage la

(a) Les larmes de *Milton* sur la perte de sa vue. V. *Paradis perdu*, chant III. La tendresse de *Joseph* tendre

tendre douleur de *Joseph*, & les plaintes de *Philoctète* ; cher ami , cette même délicatesse te nuit aujourd'hui : elle te fait voir les suites éloignées de ta perte ; elle ferme ton cœur dégoûté à des consolations indignes de toi ; elle offre à ta tristesse une perspective infinie de jours malheureux ; elle te rappelle chaque jour cette chère image de ton fils , ces momens heureux , ces traits aimables , pour augmenter tes tourmens.

ET tu peux me demander , si mes douleurs durent encore ! Ma perte est plus grande , pourquoi mes regrets le feroient-ils moins ? Il est vrai que tout homme affligé croit ses plaintes les plus justes : plus sensible à son affliction qu'à celle des autres humains , il met son malheur au-dessus de toute autre calamité. Mais écoute mon cœur , qui donneroit tous les plaisirs de ce monde , les enfans , la gloire & les biens , comme une foible rançon pour *Mariane* ; & accorde lui la consolation ,

pour ses frères. *Gen.* ch. 45. Les plaintes de *Philoctète* dans une isle déserte. *Télémaque* liv. XV.

triste consolation , de se trouver plus malheureux.

UN enfant n'est encore qu'un arbrisseau, qui ne présente que des feuilles infructueuses ; un autre jouira des fruits : à peine vivons-nous assez pour en voir les fleurs. Leur cœur sans expérience ne paye notre amour que par une faveur stérile , & par des mouvemens partagés ; ils n'aiment , ne craignent , n'agissent , ne souhaitent que pour eux-mêmes , & notre monde devient à charge à leur monde naissant.

QUELLE différence d'une épouse , qui nous a choisis sur tous les êtres, pour se donner entièrement à nous ! Dans son sein fidèle notre cœur dépose ses soucis les plus cachés , & trouve le soulagement & le repos. Elle s'afflige & se réjouit avec nous ; elle est fière de notre gloire ; elle ne possède que nous & ne souhaite rien pour elle-même ; elle ne vit que pour nous , & nous consacre également le printems de sa jeunesse & les fruits d'un âge plus mûr : elle ne blâme pas nos défauts mêmes ; elle cherche plutôt à nous

ramèner' de nos égaremens, par une tendre patience. Aucun intérêt plus fort, aucune révolution de la fortune, ne sauroit briser les chaînes étroites d'une amitié si bien affermie. Les plaisirs naissent sans cesse sous ses pas, & notre cœur va au devant de ses regards. Si la nature lui a donné avec cela ces appas extérieurs, ces attraits de la beauté, ce grand charme de nos cœurs ici bas; certainement des âmes, qui ne sont pas glorifiées encore, & qui ne sont pas mûres pour le Ciel, ne peuvent rien désirer de plus pour leur bonheur.

TELLE étoit celle que j'ai perdue : enrichie de toutes les qualités aimables, faite pour mon cœur, & semblable à l'image de mes vœux. Sur les bords déserts de la Leine tranquille son image vient souvent me chercher, elle paroît écouter mes plaintes. J'y vois son port céleste, que la sévère éternité orne d'une douceur majestueuse, & d'un éclat supérieur. Mon cœur se perd dès que je l'aperçois. Une douleur vive & empressée m'enlève de la terre; mon esprit égaré par

l'angoisse , par l'affliction & par le désir ;
souhaite tour à tour , de la rappeler vers
moi & de m'aller joindre à elle, A la fin
mes larmes coulent avec une tristesse volup-
tueuse, & calment par une douce mélancolie
mon cœur trop agité.

SE peut-il , me dis-je souvent , que je
l'aye jamais vûe ! Que me reste-t-il de mon
bonheur passé ! Hélas ! si je pouvois rappel-
ler un seul de ses regards , une seule de ces
heures qui se sont écoulées entre nous sans
être apperçues , un seul de ces sons que
mon cœur croit souvent entendre , lorsque
l'amour & l'imagination trompent ma lon-
gue douleur. Non , le tems s'envole , les an-
nées fuient , & ne la ramènent pas. Le so-
leil , après nous avoir quitté le soir , se lève
de nouveau le matin ; l'été , après fait place
à l'automne , hâte son retour : mais pour
moi , il n'est plus de consolation , ni de Ma-
riane. L'Être infiniment juste a fixé dans
son courroux mon établissement dans ces
pays éloignés. Les tourmens , l'affliction ,
& le tombeau de Mariane , creusé dès l'é-

ternité, m'attendoient ici. Que me restait-il ? Ce corps, honteux de sa jeunesse, épuisé avant le tems, & miné par la tristesse dans ses ressorts les plus profonds; ce corps qui succombe à la douleur & l'irrite par son abattement, qui souffre de la maladie de l'esprit & la nourrit; une ame, qui sourde à la joye, hébétée par son malheur, insensible aux désirs & à l'espérance, fuit avec dégoût le présent, pleure le passé, & s'enfonce en frémissant dans l'avenir; ces livres, dans lesquels mon esprit erroit de science en science; ces bois où j'aimois à m'égarer dans la solitude, où je cueillois avec un plaisir innocent quelque plante recherchée, en rêvant à mon bonheur & à Mariane; ma patrie, vers laquelle je tourne souvent mes regards & mes souhaits, & que je cherche plus près de la carrière du soleil; cette patrie au prix de laquelle mon cœur, peut-être injuste, trouve la création plus triste ici, & les rayons du jour plus foibles; ces amis, que mon cœur avoit choisis, parce qu'ils me ressembloient, qui faisoient mon :

espérance dans mes peines & ma ressource dans mes ennuis ; tout cela est perdu pour moi à jamais. Les sciences mêmes, dans lesquelles mon génie se pouffoit avec ardeur ; (comme les conducteurs des chariots, dans les jeux olympiques , se jettoient , pleins d'impatience , sur la crinière de leurs coursiers) ces sciences ne sont plus qu'un devoir & un fardeau pour moi. Mon amusement, la Poésie , cherche une heure de repos , & la trouve aussi peu qu'un orateur dans l'orage , lorsque le mât & les voiles se brisent & se déchirent , trouve le tems de peser les mots , & de parler avec élégance.

DANS une longue nuit , semblable aux jours de la moisson , dans ce tems , où les tristes ombres donnent des couleurs plus noires à nos malheurs , où une troupe funeste de soucis importuns veille avec nous sur un lit désert , je combattois mon chagrin & mon impatience : la raison blâmoit mon cœur , de refuser ainsi toute consolation , & elle lui dit d'un ton , qu'il n'osa mépriser :

TA vue est bien courte , ô mortel ! le chagrin a obscurci tes yeux ; tu vois les objets noirs , désunis & défigurés. Ne confonds pas cet état de chrysalide avec toute l'étendue de ton existence , & n'égale pas une goutte de tems à l'océan immense de l'éternité. Vois au-dessus de toi des millions de mondes , où des esprits d'une autre espece animent des corps différens du nôtre : l'espace , tout ce qu'il renferme , le présent , le passé , l'homme & l'ange , le corps & l'esprit , tout cela ne compose qu'une même cité. Tu en es citoyen , mais malgré le rang inférieur que tu y tiens , tu te regardes comme le centre de tout ; tandis que ce monde , où tu demeures , est une maison des plus petites , où tu n'occupes encore , avec Bodmer , qu'un même appartement. Veux-tu que Dieu blesse en ta faveur les loix éternelles qu'il a prescrites à l'univers ? Quoi ! au simple souhait d'un Poëte , un tendre corps doit-il se changer en rocher , la fièvre perdre sa fureur , & le poison sa force ? Que la douleur de la plaie la plus

profonde est de peu de durée ! Un immortel pleurera-t-il pour le tourment d'une heure ? L'éphémère, si elle pensoit, & si elle mesuroit son tems, pourroit, avec autant de droit, regarder le crépuscule du soir comme une éternité. L'homme qui expire aujourd'hui, & celui que Dieu forma lui-même du limon, ne sont que des roses d'une même tige, dont l'une se fane le matin & l'autre le soir. La vie d'un seul monde, passée dans les malheurs, n'est qu'un jour d'été, où le soleil darde ses rayons incommodés sur nous : une nuit rafraîchissante amenera bientôt une aurore, qui ne retiendra rien des plaisirs ni des chagrins d'ici bas. Mariane elle-même ne pense à toi & à ses liens, que comme un voyageur, qui du rivage où il a trouvé un sûr asyle, tourne ses regards sur un ami, avec lequel il a essuyé l'impétuosité des vents & la fureur des vagues. Songe que le chagrin & l'impatience ne te conduiront pas à elle. Celui qui te l'a donnée par bonté étoit en droit de la reprendre. Comme elle ne devoit pas être

ton Dieu, tu ne devois pas être son paradis. Le but de sa création n'étoit pas accompli sur la terre. Dégage plutôt les forces de ton ame. Digne de soins plus élevés, elle n'est pas immortelle pour le tems, & sa grandeur ne lui est pas donnée pour la terre. Bientôt les liens qui t'attachent au monde, la masse pesante de ces membres, toute cette forme animale disparaîtra. Tourne tes yeux vers le Ciel, où l'esprit, libre de ses chaînes, voit le monde à découvert dans un vrai jour; où nos yeux, devenus plus forts, sont éclairés par une lumière invisible; où les impressions de la vérité trouvent chez nous des organes plus fidèles; où Dieu... mais également juste & puissant, il punit les rebelles qui ne se résignent pas à lui, & qui préfèrent leur penchant à sa volonté. Voilà ce que la raison me dictoit; ô ami, dois-je l'écouter?



XVI.

FRAGMENT D'UNE ODE

SUR L'ÉTERNITÉ (a).

SOMBRES forêts, où la lumière ne pénètre jamais à travers l'ombrage des fapins, où chaque bocage nous peint la nuit du tombeau ! vieux rochers, où égarés dans les buissons, les oiseaux solitaires font entendre leurs tristes concerts ! ruisseaux, qui traînez lentement, entre ces côteaux arides, vos ondes languissantes, pour les verser dans des marais sans culture ! plaines stériles ! vallons pleins d'horreur, puissiez-vous me peindre les couleurs de la mort ! Entretenez mon deuil par une froide terreur & par une noire mélancolie : que je trouve en vous une image de l'éternité !

MON ami est mort ; son ombre vole en-

(a) Tout le commencement de cette Ode ne renferme que des objections, auxquelles M. Haller auroit répondu, s'il avoit eu le tems d'achever la pièce.

côre autour de mon imagination égarée ; je crois voir son image , je crois entendre sa voix. Mais , dans ces lieux effrayans , d'où le retour est fermé , l'éternité le retient entre ses bras invisibles. Aucun rayon de l'avenir ne troubloit son repos ; encore aujourd'hui , il étoit occupé à regarder le spectacle du monde : l'heure sonne , le rideau tombe ; & tout ce qu'il voyoit exister retombe pour lui dans le néant. La nuit obscure , qui couvre le séjour vuide des esprits , l'environne de ses ombres terribles : il ne lui reste que le désir des sensations dont il avoit joui.

Et moi , suis - je d'un ordre plus élevé ? Non , je suis ce qu'il étoit ; je deviendrai ce qu'il est devenu. Mon matin a passé ; le midi s'approche avec rapidité , & peut être , avant que le soir arrive , une nuit précipitée , qu'aucun espoir d'un nouveau matin n'adoucirra , fermera mes yeux pour jamais.

O CÉAN terrible de la févère éternité !
 source antique des mondes & des tems ! insatiable tombeau des tems & des mondes !
 théâtre perpétuel du présent ! de la cendre

dit passé tu produis les germes de l'avenir.

I N F I N I T É ! qui peut te mesurer ? Pour toi la durée d'un monde n'est qu'un jour , & la vie des hommes n'est qu'un instant. Peut-être mille soleils ont ils précédé le nôtre , & mille autres le suivront. Semblable à une horloge mûe par ses poids , un soleil se meurt par la puissance de Dieu. Son mouvement s'achève , un autre succède à sa place , & frappe : tu restes , & tu ne le comptes point.

L A majesté tranquille des astres qui bornent notre vue , passe devant toi comme l'herbe se fane dans les chaleurs brûlantes de l'été. L'Ourse & l'étoile polaire sont comme des roses , qui jeunes encore à midi , se flétrissent avant le soir.

L O R S Q U E les êtres encore nouveaux se dégagèrent du cahos , & que le monde à peine mûr s'élança du fond de l'abyme ; avant que les corps eussent bien appris les loix de la pesanteur , avant que les premiers rayons de la lumière se répandissent sur la nuit du premier néant ; tu étois aussi éloi-

gnée de ta source, que tu l'es aujourd'hui. Et lorsqu'un second néant aura englouti ce monde; que de ce vaste univers il ne restera que la place; que de nouveaux cieux, brillans d'étoiles différentes, auront fini leur carrière, tu seras également jeune, également éloignée de ta fin, éternellement future comme aujourd'hui.

LE vol rapide des pensées, au prix desquelles le son, le vent, le tems & la lumière même, n'ont que des aîles pesantes, ne sçauroit t'atteindre: il se fatigue à chercher tes bornes. J'amasse des nombres immenses; j'entasse des millions; j'élève tems sur tems, mondes sur mondes; & quand de cette hauteur effrayante je tourne sur toi mes regards tremblans, cet amas de nombres, multipliés sans cesse par de nouveaux millions, ne fait pas la moindre partie de ta grandeur: je les soustrais, & je te retrouve tout entière.

GRAND Dieu! tu es seul la source de tout; tu es le soleil qui mesure ces tems immésurables; tu existes immuablement dans une force toujours égale, & dans un midi perpétuel; Tu ne t'es point levé & tu ne te coucheras jamais; l'éternité est un seul

de tes instans. Si ta puissance inaltérable pouvoit s'affoiblir ; bientôt tout le systême des êtres , le tems & l'éternité , seroient engloutis dans l'abyme profond d'un néant universel , comme une goutte d'eau se perd dans l'océan.

ÊTRE infiniment grand ! qu'est-ce que l'homme , qui ose se mesurer avec toi ? Un vermicelle , un grain de sable dans cet Univers. Le monde même , comparé avec toi , n'est qu'un point. A peine sorti du néant , je n'existe que depuis hier , & demain la moitié de mon être retombera dans le néant. La carrière de ma vie passe comme un songe du midi : comment me flatterois-je d'égaliser la tienne ?

JE n'existe pas par ma puissance ou par mon choix ; c'est ta parole qui forma ce moi d'un être étranger & différent encore de moi. Je fus d'abord une plante inconnue à elle-même , incapable de désirs. Je ne fus long-tems encore qu'un animal , dans le tems que déjà je devois être regardé comme un homme. Les beautés de l'univers ne me frappoient point ; une membrane fermoit mes oreilles & une cataracte me yeux ; mes pensées n'alloient pas au delà des sensations , & mes connoissances se bornoient à la douleur , à la faim , & aux maillots. Un peu de

terre & de lait se joignirent à ce ver ; un mouvement intérieur commença à étendre pour mon usage les nerfs engourdis ; par les chûtes fréquentes , mes pieds apprirent à marcher ; ma langue prit assez de force pour bégayer , & mon esprit s'accrut avec le corps. Semblable aux mouches , qui animées par la chaleur & à demi-vers encore , essayent pourtant de voler , mon esprit éprouva ses forces , dont il ne connoissoit pas encore l'usage. Je regardai tous les objets comme des merveilles étrangères ; je m'enrichis chaque jour de quelque connoissance ; je réuscitai le passé , j'anticipai sur l'avenir ; à force de mesurer , de calculer , de combiner , de choisir , d'aimer & d'abhorrer , d'errer & de dormir , je devins enfin un homme.

DÉJÀ mon corps sent l'approche du néant ; le fardeau d'une longue vie accable mes membres fatigués ; la joie m'abandonne & fuit sur ses aîles légères vers la jeunesse baidine. Un dégoût qui s'augmente tous les jours , diminue pour moi l'attrait de la lumière & répand sur l'univers une ombre qui m'ôte l'espérance même ; je sens mon esprit s'affoiblir à chaque ligne , & il ne me reste d'autre instinct que celui du repos.

F I N.

T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume.

<i>E P I T R E. Dédicatoire ,</i>	page iij
<i>Avis au Lecteur ,</i>	v
<i>Dédicace de M. Haller ,</i>	vij
<i>Le Matin ,</i>	9
<i>Désir de revoir sa Patrie ,</i>	12
<i>Sur la Gloire ,</i>	14
<i>Les Alpes ,</i>	25
<i>Épître à M. Stahelin , sur la Raison , la</i> <i>Superstition , & l'Incrédulité ,</i>	55
<i>La Vertu , Ode Saphique ,</i>	79
<i>Seconde Épître à M. Stahelin , sur la fausseté</i> <i>des Vertus humaines ,</i>	82
<i>Doris ,</i>	104
<i>Satyre ,</i>	110
<i>Épître à M. Gesner ,</i>	127
<i>L'Homme du siècle ,</i>	133
<i>Essai sur l'origine du mal ,</i>	
<i>Chant I.</i>	143
<i>Chant II.</i>	152
<i>Chant III.</i>	165
<i>Ode sur la mort de Mariane ,</i>	179
<i>Ode sur l'inauguration de l'Université de</i> <i>Goettinguen ,</i>	185
<i>Épître à M. Bodmer ,</i>	191
<i>Fragment d'une Ode sur l'éternité ,</i>	202
Fin de la Table.	

13. ~~Woo~~





